

Académie Royale
de Langue et de Littérature
Françaises



BULLETIN

TOME XXIV — N° 2
DÉCEMBRE 1946

SOMMAIRE

Les derniers vers du Prince de Ligne :	
Lecture faite par M. Gustave Charlier à la séance du 11 mai 1946.....	77
Eudycée ou l'amour publicitaire :	
Lecture faite par M. le comte Carton de Wiart à la séance du 10 novembre 1946.....	86
Quand Israël est au Village, par M. Georges Virrès	101
Annexe :	
Rapport sur le Prix triennal de Poésie (1941-1943)...	111
Rapport du Jury chargé de juger le Concours scolaire de l'année 1946	131
Rapport sur l'attribution du Prix quinquennal de Littérature française pour la période 1940-1944..	139



Les derniers vers du Prince de Ligne

(Lecture faite par M. Gustave CHARLIER,
à la séance du 11 mai 1946).

Au mois de juin 1814, au lendemain de l'effondrement du colosse napoléonien, alors que l'ancien maître de l'Europe s'installait dans sa dérisoire royauté de l'île d'Elbe, notre compatriote le baron de Stassart se découvrait, lui, un peu impromptu, une vocation de moraliste...

C'était alors déjà une manière de personnage que ce futur président du Sénat belge et ministre plénipotentiaire de Léopold 1^{er}. Né à Malines en 1780, il avait, en une dizaine d'années, fait une assez belle carrière dans les cadres de l'administration impériale. Tour à tour intendant du Tyrol et du Vorarlberg, d'Elbing et de la vieille Prusse, de la Prusse occidentale et de la moyenne Marche, sous-préfet d'Orange, préfet de Vaucluse, puis des Bouches-de-la-Meuse, il allait encore, au début des Cent Jours, se voir chargé par Napoléon d'une mission de confiance auprès de l'empereur d'Autriche. Car cet habile homme, prompt aux utiles conversions, avait déjà, dans l'intervalle, sollicité et obtenu, de François II, la clé symbolique de chambellan...

Toutefois, après les adieux de Fontainebleau, notre compatriote, réfugié dans son domaine namurois de Corioule, se tourna vers la littérature pour y chercher sans doute une diversion à sa passagère inactivité administrative et politique. Il revenait de la sorte à ses premières amours : dès 1800, il avait donné un recueil d'idylles en prose, favorablement accueillies, à l'en croire, par le public du Consulat. En 1810, la commémoration, en Avignon, non sans un

sensible retard, du cinquième centenaire de la naissance de Pétrarque lui avait fourni l'occasion de démontrer aux populations du département de Vaucluse qu'elles avaient en sa personne un préfet des plus lettrés.

Il est vrai que les *Pensées, maximes, réflexions et observations* qu'il confiait maintenant aux presses parisiennes de Didot, il les donnait pour extraites des *Mémoires sur les mœurs de ce siècle* composés par... sa levrette favorite, l'aimable Circé, « chienne célèbre », célèbre au point d'être « membre de plusieurs sociétés savantes », et qui avait du reste de qui tenir, puisqu'il la prétendait descendante, en ligne directe, du fameux chien de Jean de Nivelles.

Plus judicieuses, d'ordinaire, qu'originales ou profondes, ces *Pensées de Circé* supportent assez mal la comparaison avec les maximes incisives d'un La Rochefoucauld ou les réflexions mordantes d'un La Bruyère. Pour constater que « le passé s'embellit à nos yeux des ennuis du présent » ou encore qu'« il en est de la gloire comme de la cuisine, il ne faut pas en voir les apprêts », pas n'était besoin, à tout prendre, d'un profond génie : il y suffisait de cette moyenne perspicacité et de cette élégante facilité d'écriture qui signalent des moralistes de rang plus modeste, par exemple un Sénac de Meilhan ou un duc de Levis, qui pourraient bien avoir servi de modèles à la sage levrette, ou à qui a tenu la plume pour elle.

Quoi qu'il en soit, le baron ne crut pas ces *Pensées* indignes d'être offertes à son illustre compatriote et confrère le prince de Ligne. Il les lui adressa donc, avec ces vers de sa façon :

*Au prince aimable, au guerrier plein d'honneur,
 Qui des dieux reçut en partage
 Les grâces de l'esprit, les qualités du cœur,
 Circé, va porter mon hommage ;
 Chez lui, tu trouveras accueil doux et flatteur ;
 Que le titre imposant d'Altesse
 Ne t'effarouche point ! Veux-tu savoir son nom ?
 Te le dire !... mais à quoi bon ?
 Ligne est le seul de cette espèce.*

De son exil de Vienne, le prince charmant, ravi de cet envoi, lui répondait par ce *Billet du matin*, daté du 12 octobre 1814 :

*Quel plaisir, pour mon cœur que d'un Belge la muse,
Et légère et profonde, aimable comme lui,
A la Sambre ait porté la belle eau de Vaucluse,
Je l'en félicite, aujourd'hui.
Dans cet heureux pays, les vers coulent de source,
Troubadours, improvisateurs,
Dans leur cœur, pour l'esprit, trouvaient de la ressource ;
Dire amants, c'était dire auteurs.
De Pétrarque héritier, avez-vous une Laure ?
En cela vous pourriez lui ressembler encore,
Mais Circé, bien moins prude, a bien plus de raison ;
Ses écrits, que j'ai lus, sont d'un excellent ton.
Le bon Jean La Fontaine a fait parler les bêtes ;
Vous les faites écrire ; et, par vous et par lui,
On leur voit d'excellentes têtes,
Qui jamais n'enfantent l'ennui.*

Le baron s'empressa de reproduire cet aimable accusé de réception dans la troisième édition « considérablement augmentée » qu'il donna de ses *Pensées*, l'année suivante, chez le libraire bruxellois Stapleaux ⁽¹⁾. Il ajoutait : « Ces vers sont peut-être les derniers qui soient sortis de la plume élégante et facile du prince Charles de Ligne ». Et la même note se retrouvera, en 1854, dans le copieux, trop copieux recueil de ses *Œuvres diverses*, où il n'a garde, comme bien l'on pense, d'oublier ces deux courtes pièces ⁽²⁾.

Sur le dernier point, toutefois, le maître de Circé se trompait, et il est même assez singulier qu'il ne s'en soit pas avisé dans l'intervalle de ces deux publications. Non, ce n'était point là le chant du cygne du Prince écrivain, alors presque octogénaire. Une autre épître, suite, en quelque

⁽¹⁾ Bruxelles, 1815, pp. 211-215.

⁽²⁾ Bruxelles et Paris, 1854, grand in-8°, p. 130

manière, des vers qu'on vient de lire, devait naître, peu de semaines plus tard, de sa féconde fantaisie. Mais bien qu'imprimée, elle semble être demeurée jusqu'aujourd'hui tout à fait inconnue, et c'est en vain qu'on la chercherait dans les divers choix qu'on a faits de ses œuvres, dans le recueil de ses *Poésies dites et inédites* donné par Ernest de Ganay ⁽¹⁾ et jusque sous la couverture rose des précieuses *Annales Prince de Ligne*.

Le baron, en effet, qui eut toujours d'excellents rapports avec la presse, dont il appréciait fort la publicité, n'avait point manqué de communiquer sa poétique dédicace et la réponse du Prince au quotidien bruxellois *l'Oracle*. Celui-ci les inséra dans son numéro du 19 novembre 1814, avec quelques mots des plus flatteurs pour l'illustre exilé du Kahlenberg. Ces vers, déclarait-il, « prouvent que l'esprit, les grâces et l'amabilité n'ont rien perdu de leur jeunesse chez ce vieillard privilégié », qu'il proposait d'appeler « l'Anacréon belge ».

Il semble que ce compliment bruxellois ait fait grand plaisir au Prince. Il y répondit par une épître adressée *Au journal l'Oracle de Bruxelles*. La pièce était trop longue pour qu'il fût possible de l'insérer dans un organe qui ne disposait alors que de quatre maigres pages in-quarto. Puis, au cours des mois suivants, l'actualité politique allait devenir singulièrement absorbante...

Ainsi s'explique que ces vers n'aient vu le jour qu'à la fin de 1816, dans *l'Almanach poétique* pour 1817 publié par la « Société littéraire de Bruxelles ». Ils y portent ce titre : *Dernières étincelles du Prince de Ligne, quelques jours avant sa mort*, et la note suivante en précise la provenance :

« Les Rédacteurs de *l'Oracle* n'ont pu insérer cette pièce dans leur journal à cause de son étendue; ils ont saisi avec empressement l'occasion de la publier dans les annales poétiques d'une Société dont ce Prince illustre était membre ».

(1) Bruxelles et Paris, 1925, in-8°.

Le Prince commence son remerciement en jouant sur le titre du quotidien bruxellois :

*Oracle ! qui plus sûr que celui de Calchas
Me semble protégé par la docte Pallas,
On se passe avec vous des feuilles du Mercure,
Qui des auteurs souvent font l'amère censure :
De la reconnaissance agréez les accents ;
Vous encourageriez de plus jeunes talents.
Les miens sont épuisés, surtout en poésie
Dont le charme toujours sut embellir ma vie.
Les raisins de l'Autriche en vain d'Anacréon
Eussent tenté de faire un homme de renom.
C'est grâce au pampre grec dont il orna sa lyre
Que la postérité le relit et l'admire.
Dans les champs de bataille il n'usait pas sa voix,
Et ne couchait jamais dans la neige et les bois.*

Telle fut longtemps, au contraire, sa destinée à lui, et il se trouve de la sorte amené à évoquer ses campagnes et à redire la valeur des troupes wallonnes auxquelles il commandait :

*Ceci me porte au temps où, semant les alarmes,
Dans Belgrade ou Berlin je fis briller nos armes ;
Où menant au combat le brave Nervien,
Le Morin, l'Eburon et le Ménapien,
J'éprouvai leur valeur et ces vertus guerrières,
Ces hauts faits que César prône en ses commentaires.
Deux légions de Ligne, à pied comme à cheval,
Là coururent au feu comme d'autres au bal.
On leur dut de Kolin la fameuse victoire,
Qui, sauvant la patrie, assura notre gloire.
Ce sujet fut chanté par un aimable auteur
Que je remerciai d'écrire en notre honneur.
Je ne sais s'il reçut, en son temps, mon épître,
Mais à ma gratitude il s'est fait plus d'un titre.*

Quel était cet « aimable auteur » dont il néglige de préciser l'identité ? A n'en pas douter, il s'agit du poète montois

Adrien Le Mayeur (1761-1846). Après s'être fait, en quelque manière, le Tyrtée de la révolution brabançonne, cet abondant rimeur avait, en 1812, chanté nos fastes nationaux en un pesant poème à la façon de l'abbé Delille. Poème intitulé *Les Belges*. Il n'avait pas manqué d'y saluer le Prince au passage en vantant son domaine de Belœil :

*Belœil qui vit naguère un de ses anciens maîtres
Appeler les neuf sœurs à l'ombre de ses hêtres.*

Et une note précisait : « On sait que le prince de Ligne, pénultième occupateur (*sic*) de la terre de Belœil, s'est exercé dans la littérature avec succès, et qu'il y accueillait les hommes de lettres » (1). Flatté de cette citation, le prince y avait répondu par une autre épître, datée de « Vienne, le 14 septembre 1813 ». Le Mayeur s'empressa de la publier dans la seconde édition augmentée de son poème, devenu *La Gloire belge*, laquelle sortira de presse au début de 1830 (2).

Ce retour sur un passé glorieux, mais lointain, ne laisse pas d'incliner le Prince à quelque mélancolie :

*O souvenirs heureux ! vous faites nos tourments !
Qu'ils sont vite passés mes fortunés moments !
N'importe, j'ai toujours présente notre gloire,
Et les Wallons ont place au Temple de Mémoire.
Quant à David, j'ignore à quel âge il mourut,
Mais je sais qu'il chanta tout le temps qu'il vécut.*

Après cette évocation de ses exploits guerriers, notre auteur revient à l'expression de sa gratitude. Ce qui va l'induire à dresser, depuis Homère et Milton jusqu'à Voltaire,

(1) A. Le Mayeur, *Les Belges*, Bruxelles, 1812, Chant II, p. 30, et Notes, p. 163. — C'est à tort cependant que le Prince semble dire que Le Mayeur évoquait la gloire des anciennes troupes wallonnes au service de l'Autriche. Sur cet aspect de son sujet, qui eût risqué de faire sourciller l'ombrageuse censure impériale, il gardait, au contraire, un silence prudent.

(2) Louvain, chez Vanlinthout et Vandenzande, 2 vol. in-8°. — Une note de Le Mayeur précise : « Cette épître a été écrite par le prince sous les yeux du baron du Mont de Florgies, officier autrichien, qui l'a remise à son adresse, au château de Bousoit en Hainaut » (T. I, p. 1x).

en passant par Saint-Aulaire et Fontenelle, la liste des poètes dont l'âge n'a pu éteindre l'inspiration ni glacer la verve :

*En me peignant si bien à ma bonne patrie,
 Pour elle vous doublez ma passion chérie :
 Avec l'aveugle Homère et l'aveugle Milton
 Si vous voulez de moi faire comparaison,
 Ce ne peut jamais être, hélas ! que de vieillesse,
 Vous pourriez en citer encor d'une autre espèce,
 Car Athènes et Rome, et Londres et Paris
 Ont vu du dieu des vers vieillir les favoris ;
 Et le doux Saint-Aulaire et le grand Fontenelle
 Tirèrent de vieux sons de leur muse immortelle.
 Je m'en vois, il est vrai, rapproché par les ans,
 Mais, grand Dieu ! que j'en suis éloigné par mes chants !
 Pour le pape païen de la littérature,
 Sa tête, en finissant, n'était pas encore mûre.
 Gai, sublime, profond, toujours jeune et piquant,
 Sa fin offrit encore un beau commencement,
 Et son curé, mentant pour le bien de l'Eglise,
 Publia que son âme était à Dieu soumise.
 Les Adieux d'un Vieillard, en quittant son pays,
 Lui portèrent malheur, il mourut dans Paris.*

Quant à lui, il se refuse, en dépit de son âge, à dire à son tour adieu au pays qui lui a donné naissance. Et c'est sur un ton d'indéniable émotion qu'il célèbre, telle qu'elle lui apparaît, embellie par l'éloignement dans le temps et dans l'espace, cette bonne vie belge de l'Ancien Régime qu'il avait connue autrefois :

*Pour moi, je ne prends pas congé de ma Belgique ;
 Eloigné par la guerre et par la politique,
 Je conserve en mon cœur le séduisant espoir,
 Le bonheur indicible encor de la revoir.
 Là, nul ne connaissait le mot démocratie,
 Mais tous étaient égaux dans chaque confrérie.*

*Sans entendre malice au nom de liberté,
 Vous conserviez en paix votre fidélité ;
 Vous étiez droits et purs, comme Adam, notre père,
 Avant qu'il succombât près d'Eve, notre mère.
 Enfin, pour tous les cœurs, revivait l'âge d'or
 Et toutes les vertus...*

Il n'interrompt ce nostalgique rappel d'un cher passé que pour plaisanter — sans doute afin de secouer l'émotion qui le gagne — sur la santé physique et morale qui vaut à sa vieillesse des jours encore heureux et lui permet d'aspirer au centenaire :

*...Mais j'en viens à Nestor :
 Il est vrai, ce jeune homme à peu près de mon âge
 S'était, en vieillissant, toujours rendu plus sage.
 Moi, sans prétention, j'ai trouvé le bonheur
 Et j'ai su le fixer tout entier dans mon cœur.
 Sans espoir de retour, quelquefois j'aime encore,
 Un remords soucieux jamais ne me dévore,
 Mon régime me tient sain de corps et d'esprit :
 Après un doux sommeil, mon pupitre est mon lit.
 Là, de quelques amis je reçois la visite,
 Je les paie en esprit quand leur esprit m'excite,
 J'avance dans l'hiver à force de printemps,
 Et serai peu surpris si j'arrive à cent ans.*

Poésie à fleur de peau, sans doute, que ces vers sautillants et désinvoltés, plus spirituels que pathétiques et plus amusés que profonds. Pourtant cette *musa pedestris* a bien son prix. A tout prendre, il y a là un mélange assez savoureux de fine émotion et de raillerie délicate, l'une venant corriger l'autre, et la tempérer. Et l'on ne peut guère nier qu'on y retrouve le meilleur de cette grâce souriante et légère qui donne aux pages les plus réussies du Prince leur inimitable accent.

Aussi bien ces vers sont-ils, selon toute apparence, les derniers qu'il ait écrits. Sans qu'il s'en doutât, c'était là son adieu à la poésie, et même à la littérature. A supposer, en effet, qu'il ait composé cette épître de verve en recevant

le numéro de *l'Oracle* qui lui en a fourni l'occasion, celui-ci, daté du 19 novembre 1814, n'a guère pu lui parvenir à Vienne avant la fin de ce même mois. Or il tombait malade huit jours plus tard et succombait le 13 décembre, offrant de la sorte à ce Congrès en fête qui, selon son mot fameux, n'avancait pas, mais dansait, le suprême divertissement que, par jeu, et sans y croire lui-même, il lui avait naguère promis : l'enterrement d'un feld-maréchal.

Eudycée ou l'amour publicitaire

(Lecture faite par M. le comte CARTON DE WIART,
à la séance du 10 novembre 1946)

Seul sur sa haute terrasse, à l'ombre des figuiers, le vieil Heraclius goûte l'harmonie voluptueuse de la nature qui l'entoure. De la litière où il est couché, il peut suivre du regard les pentes semées de roches et d'arbustes en fleurs qui descendent mollement jusqu'à la plage. Puis, c'est la mer immense se confondant, à l'infini de l'horizon, avec un ciel céruléen qui semble, lui aussi, scintiller comme une poussière d'or.

Voici trois ans déjà qu'il a établi définitivement ses pénates et les images de ses aïeux sur cette rive sicilienne, en une maison basse, moitié ferme, moitié villa de plaisance, qui date du temps où les tétrarques dominaient la Grande Grèce et qui n'est pas très éloignée de la bourgade de Tauro-menium dont les murailles et les tours se profilent à sa gauche sur un escarpement de collines.

Quel havre de grâce plus reposant eut-il pu se choisir après tous les labeurs, toutes les secousses et même toutes les tempêtes d'une longue existence vécue à Rome ou dans les provinces, soit au barreau dont il était devenu l'un des maîtres, soit dans l'exercice des charges civiques ou militaires auxquelles son mérite propre ou les faveurs du pouvoir l'avaient ensuite appelé ?

Averti par plus d'un symptôme de l'échéance de la vieillesse et de ses disgrâces, saturé de la vanité des titres et des

honneurs, étant pourvu, par surcroît, d'une large aisance, il a renoncé sans trop de regrets au tumulte de la grande ville et à ses querelles, estimant qu'il est sage de quitter les choses avant que les choses elles-mêmes ne vous abandonnent.

N'a-t-il pas d'ailleurs, pour peupler sa solitude et alimenter les méditations auxquelles il se livre volontiers, la compagnie des philosophes et des poètes, aussi bien celle des classiques grecs, qui sont ses préférés, que celle des auteurs latins les plus récents et qu'il a, pour la plupart, connus et fréquentés en personne ? En relisant le *Traité* de Marcus Tullius Ciceron, dont le brutal assassinat l'a naguère tant indigné, en déroulant les écrits de Sénèque qui prodigue encore à Rome les ressources de son inlassable activité, il peut confronter avec sa propre expérience leurs dissertations et leurs maximes sur la sérénité qu'apportent à l'esprit la retraite et le loisir au soir d'une vie bien remplie.

Lorsque des nouvelles d'Italie lui parviennent, soit par les agents du fisc en tournée, soit par les navigateurs et les marchands, soit par les messagers qui assurent un courant régulier de communications entre le continent et la grande île trinacrienne, les événements qui auraient pu le passionner là-bas ont pris déjà pour son jugement quelque chose d'amorti et d'effacé. La distance semble en avoir décanté l'intérêt. Le vieux quirite qu'il est par son ascendance et ses traditions ne se sent plus à l'âge des ardeurs et des enthousiasmes, mais à l'heure du détachement et même du scepticisme. Qu'un prêteur ou un proconsul soit traduit à la barre du Sénat pour y répondre du crime de péculat ou de concussion, qu'un aventurier, pareil à tant d'autres, cherche à amener les esclaves ou les belluaires pour pousser ses audaces ambitieuses aux degrés du Palatin, voire même du Capitole, qu'une légion nouvelle, sous les ordres d'un chef avide de gloire et de butin, soumette quelque peuple barbare sur les confins toujours élargis de l'Empire, il s'en émeut à peine. L'air qu'il respire en est-il moins pur et le parfum des orangers moins suave ?

Plus encore qu'à tous les échos de la grande cohue romaine, il préfère désormais attacher sa curiosité aux péri-

péties mineures de la vie locale. Avec l'un ou l'autre de ses voisins qui sont de modestes campagnards, il s'entretient volontiers de l'avancement des moissons, des promesses des jardins ou des captures que les pêcheurs viennent de rapporter de leurs expéditions au large des côtes, — ces pêcheurs dont il voit d'en haut les barques renversées sur les galets et les filets qui sèchent au soleil. Il a lui-même un troupeau de chèvres dont il prétend améliorer la race et n'est pas médiocrement fier de ses vignes qui lui procurent un vin de couleur ambrée dont les vertus secrètes égaient le cœur et le cerveau... Quant à sa famille, elle se réduit à peu de chose. Ni frères, ni sœurs. Ceux et celles qu'il a eus ont depuis longtemps passé le Styx fatal. Il ne lui reste, en fait de collatéraux, que quelques neveux dispersés dans le vaste monde et dont il connaît mal le sort présent. Seul ou à peu près, l'un d'eux, du nom de Titus, qui a déjà pris la robe virile et cherche à faire carrière au barreau, demeure en relations épistolaires plus ou moins régulières avec lui. Il est venu, au dernier printemps, passer quelques semaines de vacances auprès de son vieil oncle, et voici précisément qu'une épître de sa main est arrivée ce matin même par le courrier. Heraclius n'en a encore lu que la signature et se promet d'en prendre connaissance tout à l'aise après sa sieste de midi. Mieux encore : pour ne pas fatiguer sa vue qui se fait très basse, il demandera à sa petite-fille, qui partage aujourd'hui son existence retirée, de lui en donner lecture.

Sa petite-fille ?.. C'est une orpheline qui vient de dépasser l'âge de seize ans et qui répond au nom d'Eudycée. D'un mariage qui fut heureux, et que la mort de sa femme a rompu il y a trois lustres déjà, Heraclius n'avait retenu qu'un fils, et celui-ci, tombé les armes à la main dans une guerre étrangère, n'a laissé lui-même pour toute postérité que cette enfant recueillie et élevée par son aïeul. Elle est de bonne santé et d'humeur facile, assez sérieuse déjà pour veiller à la conduite de la maison avec l'aide de quelques servantes et de quelques esclaves qui l'ont vue grandir et lui épargnent toutes les corvées de la vie domestique. Son grand-père n'a pas jugé nécessaire de la fatiguer par beaucoup d'études et de leçons.

Après l'avoir nantie d'une instruction sommaire, il a préféré, ayant confiance en son naturel qui est tout de franchise et de droiture, l'abandonner à peu près à sa fantaisie, se développant au grand air de la montagne et au large souffle de la Méditerranée. Il se contente, à la tombée du jour, de parfaire la formation de sa jeune intelligence par quelque causerie à bâtons rompus où il s'amuse de son babil plus qu'il ne s'y dépense en doctes préceptes ou en graves conseils.

Le meilleur plaisir d'Eudycée, — et elle y emploie une grande part de son temps, — c'est le soin de ses ruches et, plus encore, de ses oiseaux. Ses oiseaux ! Elle en possède toute une collection en ses volières, sans compter ceux qu'elle s'ingénie patiemment à apprivoiser avec une habileté et un succès qui lui valent aux alentours un petit renom de magicienne. Comme on connaît sa passion pour la gent ailée, chacun se plaît à l'encourager. Souvent des adolescents lui apportent de jeunes oiseaux niais qu'ils ont dénichés dans les roches ou capturés à leurs pièges... Il y a quelques jours à peine, une singulière aubaine lui est échue. Un marchand à la peau noire et à la chevelure frisée, qui a débarqué à Catane toute une cargaison de produits africains, lui a vendu un couple d'oiseaux très rares. Ils sont de cette espèce que les savants appellent *Psittacus erythaeus* ; leur plumage est gris, avec une queue rouge, et leur bec est recourbé comme une sorte de crochet. Ils ont un cri, presque une voix humaine, dont le timbre est à la fois rauque et aigre. Ils répètent à longueur de journée quelques mots ou même l'une ou l'autre petite phrase que leur maître s'est donné la peine de leur enseigner.

Tandis qu'Heraclius contemple le paysage, voici que la jeune Eudycée apparaît tout à coup. Elle gravit le sentier qui monte en lacets, chantant comme à son habitude. Elle est souple et svelte, les yeux vifs dans un visage hâlé, la taille élancée comme celle d'une canéphore, vêtue d'une tunique d'un tissu léger qui descend jusqu'aux genoux et laisse voir ses jambes lisses et nerveuses.

Parvenue à la terrasse, elle s'approche de son aïeul et lui baise la main.

— J'aime à te voir, ma petite, dit Heraclius. Conte-moi à quoi tu as occupé ta matinée.

Puis, quand elle a fait ingénument son rapport, il l'informe qu'un message est arrivé de Rome : une lettre de Titus, son cousin.

— Tu me la liras toi-même avant notre collation de ce soir.

— Ne préférez-vous pas que je vous en donne lecture tout de suite ? répliqua la jeune fille, cachant mal la curiosité qui s'est éveillée en elle. Peut-être cette lettre vous annonce-t-elle des choses qu'il est urgent que vous sachiez...

Heraclius est moins pressé ; mais, avec un léger haussement des épaules, il consent :

— Soit, ma tourterelle, viens ici à l'ombre et n'aie point crainte de suspendre ta lecture si tu la trouves trop longue ou trop fastidieuse.

Elle s'installe tout près du vieillard sur le rebord même de la litière où celui-ci est nonchalamment allongé et, déroulant le papyrus de ses deux mains, elle commence d'une voix claire qui ne laisse rien perdre du contenu de la missive, dont les lignes serrées et régulières dénotent un stylet exercé :

« Titus Causidicus Heracleo Rotundo s. p. d.

» Ma pensée se porte souvent vers toi, mon bon oncle,
 » et tandis que, pauvre éphèbe perdu dans la ville, je traîne
 » mes sandales au Forum et aux Basiliques, mes souvenirs
 » voyagent, plus heureux que moi, parmi les champs
 » d'oliviers et les massifs de lauriers roses de ce Tauro-
 » menium où tu as fixé ta retraite. Je songe encore aux
 » précieuses dissertations que t'inspiraient ta sagesse natu-
 » relle et ton expérience du monde en ces beaux jours où
 » tu m'invitais à m'asseoir auprès de toi dans ton petit
 » domaine, à l'ombre d'une roche creuse et où, tout en
 » devisant, nous regardions fuir les trirèmes sur la mer
 » d'Ionie ruisselante d'ocellures. Non loin de nous, ma
 » petite cousine Eudycée (a-t-elle retenu mon nom et Vénus,
 » mère des Grâces, continue-t-elle à lui être propice ?)
 » rassemblait de délicats bouquets de saxifrages ou bien,

» insoucieuse des ardeurs de Phébus, elle faisait la chasse
» aux lézards verts et aux cigales stridentes. Cependant, ton
» langage, formé à l'école de l'illustre Domitius Aufer,
» évoquait, pour mon imagination juvénile, la noblesse de
» cette carrière du barreau qui voue au service du droit et
» de la patrie les conquêtes intellectuelles accumulées depuis
» des siècles de civilisation par les rhéteurs et philosophes.
» Les leçons de l'histoire, les exemples des maîtres te four-
» nissaient des arguments toujours nouveaux pour exciter
» à des espoirs, aussi sereins que l'étaient tes souvenirs, mon
» âme un peu timide et prévenue contre la méchanceté et
» la bassesse des calculs des hommes.

» Là-bas, disais-tu, dans ce grand barreau que la puis-
» sance même de César ne pourrait dénaturer, tu verras
» encore fleurir les fortes vertus de notre race. C'est au talent
» et non pas à l'intrigue que les lauriers y sont décernés. Tu
» me disais le légitime orgueil d'élucider pour les centum-
» virs, les tribuns, les prêteurs, et parfois même pour le
» Sénat, les principes, les lois et les décrets à la lumière des
» grands juristes et des commentateurs.

» A t'entendre, j'éprouvais comme une certaine ivresse,
» due peut-être aussi à cet air d'une douceur soyeuse où
» flottaient des odeurs de fruits mûrs, et ces parfums eussent
» été trop capiteux sans la petite brise estivale qui faisait
» frissonner aux flancs des côteaux voisins la voûte inin-
» terrompue des oliviers et qui gonflait au loin les voiles
» des galères en route vers l'Hellade.

» Parfois, la nuit survenait avant que nous eussions songé
» à elle. Nous reprenions le chemin de la villa, — Eudycée
» courant en avant, — tandis que les grisailles du crépuscule
» enveloppaient les flancs des montagnes, éteignant une à
» une les plus hautes cîmes. D'avoir bu le dernier rayon du
» soleil, le pic neigeux de l'Etna gardait quelque temps la
» transparence lactée d'une opale qui meurt. Et nous
» admirions encore le soleil d'après ce reflet, comme on
» continue d'admirer tant de grandes choses alors qu'elles
» ont déjà cessé d'exister.

» Mais toutes les grandes choses ne renaissent-elles pas
» à leur heure, comme renaît le soleil ?.. Il me faut cette
» espérance, mon bon oncle, pour me consoler du contraste
» persistant que je découvre entre le tableau que tu me
» traçais naguère de ta profession favorite et la triste réalité
» où je m'enlise au point que je crains d'y périr.

» Tu me parlais de la gloire promise au seul mérite, à la
» persévérance d'un labeur probe et assidu. Tu me disais
» qu'il appartenait aux nouveaux venus d'être discrets et
» patients et de ne pas aborder le prétoire à moins d'y être
» introduits et guidés par quelque consulaire. Telle était
» la vénération qui s'attachait à notre rôle ! Aujourd'hui,
» les bornes de la bienséance et du respect sont franchies.
» Tout est ouvert à tous. Les orateurs ne se font plus
» présenter aux tribunaux : ils y font irruption. Au moins
» le gain légitime que j'entrevois à travers tes discours,
» mon bon oncle, avec le cœur d'autant plus gros d'espé-
» rances que ma bourse était plus légère de sesterces, se
» proportionne-t-il à l'effort ou au besoin ? Hélas ! après
» une nuit d'insomnie, pâle de conviction et les yeux cernés
» par l'étude, je me lève au petit jour pour défendre devant
» Rubulcus une question douteuse d'affranchissement. En
» rentrant, épuisé de fatigue, je retrouve l'échelle branlante
» de mon galetas. Le prix de mes paroles ? A peine un jambon
» desséché, un pot de sardines, de vieux oignons d'Afrique
» ou quelques cruches de vin des bords du Tibre (combien
» inférieur, mon bon oncle, à celui de tes côteaux de Tauro-
» menium !). Pour quatre plaidoiries, s'il me revient une
» pièce d'or, de rigueur, j'en dois deux aux appariteurs et
» aux économats.

» Emilius obtient d'une clientèle nombreuse tout ce qu'il
» veut lui demander ; cependant il plaide moins bien que
» moi. D'accord ! Mais les visiteurs trouvent dans son
» vestibule sa statue équestre où il est représenté l'œil
» enflammé, la lèvre menaçante, prêt à lancer au loin son
» redoutable javelot. Une chance pareille atteint Tongelius
» qui se fait porter au bain son huile dans une grande corne
» de rhinocéros. Toute cette ostentation n'est pas inutile.

» La pourpre et l'améthyste donnent du prix à un orateur.
» L'éloquence est suspecte avec une toge râpée. Un plaideur
» regarde d'abord si vous avez huit porteurs, une litière,
» des applaudisseurs proprement vêtus. On dit que Chryso-
» gonus loue la sardoine qu'il porte à l'annulaire quand il
» plaide. Ainsi, pour conquérir quelque pécune au barreau,
» il faut commencer par en avoir beaucoup. »

Parvenue à cet endroit, Eudycée interrompt sa lecture. Au ton même de sa voix, il est aisé de deviner l'émoi que suscitent en son esprit et en son cœur les sentiments d'amertume et de découragement dont la lettre de Titus est imprégnée et comme saturée. Levant les yeux vers son grand-père, elle lui dit :

— Le pauvre Titus !.. Comment les dieux permettent-ils tant d'injustice ? A quoi lui sert-il donc d'avoir tant étudié et de se donner tant de peine ?

Mais le vieil Heraclius, qui a écouté cette lecture les paupières mi-closes, sans manifester aucune impression, lui répond doucement, avec un sourire désabusé :

— Titus se figure sans doute être le premier à rencontrer sur son chemin ces mécomptes et ces difficultés de tout début. Il accuse le destin quand il devrait le bénir, car c'est à de telles épreuves que le talent se consolide et qu'une vocation démontre sa force de résistance. S'il n'est pas taillé pour lutter contre ces obstacles, s'il se laisse déprimer au spectacle des succès frelatés de quelques charlatans, mieux vaut qu'il abandonne la carrière et se contente d'offrir, en qualité de scribe, ses services à quelque municipe. Qu'il soit réduit à faire maigre pitance et contraint bon gré mal gré à la sobriété, le mal n'est pas grand à son âge. Ne sais-tu pas que c'est sur la paille que le bon fruit mûrit le mieux ?... Mais lis-moi la suite, et voyons à quelle conclusion il en veut venir, et si toutes ces doléances ne finiront pas par un appel éploré à ma bourse.

Obéissante, et gardant pour elle ses réflexions, Eudycée reprend sa lecture au point où elle l'avait arrêtée :

« A la vérité, parmi ceux de mon âge, il en est l'un et
» l'autre qui ont trouvé le moyen de réussir. Leur méthode ?
» Ils font secrètement marché avec quelque entrepreneur de
» succès, tel qu'il s'en trouve parmi les crieurs de nouvelles
» publiques, parmi les chanteurs en plein vent ou les comé-
» diens sans emploi. Au prix de beaux deniers comptant
» ou moyennant l'engagement d'être intéressés de compte
» à demi dans les profits d'une aussi méprisable opération,
» ces acolytes se chargent d'emboucher la trompette de la
» renommée; ils se répandent sur les gradins du cirque, dans
» les faubourgs, dans les environs des prétoires et jusque
» sur les marches des temples pour louer, avec force excla-
» mations et hyperboles, le talent, que dis-je, le génie des
» ambitieux sans scrupules qui les ont stipendiés. Découvrent-
» ils dans la foule un provincial ahuri ou une matrone
» inquiète en qui, à leur mine ou à leurs propos, ils devinent
» un plaideur novice aux prises avec quelque inculpation
» ou quelque litige, ils ont tôt fait de l'aborder et, selon
» l'allure et le tempérament du personnage, procédant par
» l'insinuation ou par l'affirmation, ils proposent ou im-
» posent le nom de leur phénomène et glissent l'adresse de
» son logis dans la main de leur interlocuteur comme s'ils
» rendaient à celui-ci le plus signalé des services. A force
» d'entendre répéter, fût-ce par des voix inconnues ou
» infimes, que Caius Solivus est un nouveau Démosthène,
» qui ne finirait par en être convaincu ?.. Dois-je ajouter,
» mon bon oncle, que de tels expédients me répugnent et
» que ma conscience se révolte à la seule tentation d'y
» recourir pour moi-même... Mais je te fais grâce de la suite
» de mes réflexions. Elles sont noires comme l'eau de
» l'Erèbe et amères comme elle. La cause en est peut-être
» moins aux vices du temps qu'à la cruelle rigueur avec
» laquelle Plutus s'acharne à traiter le plus respectueux de
» tes neveux. En vérité, je vois le moment où je serai réduit
» à prendre un engagement militaire pour quelque expédi-

» tion lointaine ou à émigrer en Numidie, où je pourrais
» peut-être, avec le temps, prétendre gérer un jour quelque
» plantation ou quelque comptoir. Voilà à quoi m'auront
» servi ces aptitudes et ces connaissances auxquelles tu
» avais daigné prêter quelque intérêt. « *Barbarus has segetes !* »
» comme disait le divin Virgilius Maro dont tu consentais
» à me réciter les Bucoliques, avec quel art parfait de
» diction !

» Ah ! Qu'il doit faire exquis à l'ombre de ta roche creuse !
» Que la charmante Eudycée accueille avec ferveur, trans-
» mises par tes mains, mon bon oncle, les guirlandes de mes
» souvenirs, et que Saturne te soit propice !

» Aime-moi et porte-toi bien. »

Ayant achevé sa lecture, la jeune fille reste un moment songeuse, puis, comme le vieillard demeure lui-même silencieux, elle l'interroge avec quelque hésitation :

– Ne croyez-vous pas qu'il faudrait lui répondre sans aucun retard, soit pour lui venir en aide, soit tout au moins pour le reconforter et le détourner des néfastes projets auxquels le découragement pourrait l'entraîner ?.. Si vous le jugez bon, je pourrais, afin de vous éviter la peine de lui écrire vous-même, rédiger sous votre dictée une lettre que nous confierions ce soir encore au courrier qui doit demain lever l'ancre pour Ostie.

– Laisse-moi le temps d'y réfléchir, dit-il mollement. Il n'y a aucun péril en la demeure. Nous voici au moment de la saison où nous allons voir débarquer ici, ainsi qu'il le fait régulièrement chaque année, notre brave Ephestion qui viendra s'approvisionner d'oranges pour son commerce. Il achèvera de nous renseigner et je pourrai lui donner, en connaissance de cause et en toute sécurité, un message pour Titus, peut-être même un sac d'écus qui l'aidera à se nourrir et à se vêtir. Le tout lui parviendrait avant les ides prochaines.

Ephestion était un affranchi d'Heraclius. Bon serviteur, il avait longtemps appartenu à sa maison. Depuis que son maître l'avait libéré, il était établi à Rome à proximité du temple de Jupiter Olympien en qualité de marchand de fruits.

Il était très entendu à son métier, et sa boutique avait à la fois la faveur des gens de loi et la clientèle du petit peuple. D'accord avec Heraclius et d'autres propriétaires de vergers, il ne manquait pas, à la récolte des oranges, de louer et de frêter un petit bâtiment de mer, bien aménagé pour le transport de ces fruits. Il faisait son choix sur place et, le marché conclu, il rapportait à Rome son odorante cargaison, certain de pouvoir l'écouler avec profit, tant était appréciée soit par ses acheteurs habituels, soit par des chalands de passage, la qualité des pommes d'or de Tauromenium, rivales de celles du Jardin des Hespérides.

Puisque telle était la décision d'Heraclius, la jeune fille n'insista pas. Au repas de midi qu'elle prit avec son grand-père sous le portique de la villa, elle parla d'autre chose : de la naissance de deux chevreaux qui avaient, le matin même, enrichi le petit troupeau dont le vieillard tirait quelque vanité, du programme d'un cortège en l'honneur de Cérès auquel devaient participer les vierges et les enfants de la région de l'Etna, de tous les préparatifs et de tous les soins qu'exigeraient l'ornementation des chars et le choix des costumes.

Mais le diner achevé, tandis qu'Heraclius s'assoupissait dans sa méridienne coutumière, Eudycée, de son pas léger, se hâta vers la volière, abritée derrière la villa, où se trouvaient réunis ses oiseaux grands et petits. Une idée lui était venue à l'esprit dont elle ne dit rien à personne, sinon à ses deux perroquets qui la connaissaient déjà bien et qui, aussitôt qu'elle se montrait, manifestaient leur joie par les frémissements de leurs plumes et leurs cris saccadés.

Lorsque, deux ou trois semaines plus tard, Ephestion, ainsi que l'avait prévu son ancien maître, aborda au port voisin et vint prendre livraison de son lot d'oranges, qui était abondant et du meilleur aloi, Eudycée eut avec lui quelques entretiens confidentiels. Personne n'en soupçonna le sujet, Heraclius pas plus que les autres.

Le moment arriva bientôt où le marchand, ayant chargé et arrimé tous ses fruits à bord, vint prendre congé du vieillard. Celui-ci le nantit d'une lettre pour Titus, pleine de bons conseils de patience et de persévérance, — et qui

n'était accompagnée d'aucun sac d'écus. Quand le bateau eut déjà pris le large, Heraclius fut assez surpris d'apprendre que les deux perroquets étaient du voyage.

- Pourquoi, ma petite, t'es-tu privée ainsi de ces oiseaux exotiques que je croyais être tes favoris ?

— Oh ! j'ai déjà tant d'oiseaux ! expliqua Eudycée d'un ton détaché. J'ai pensé que ceux-là, qui marquaient des dispositions pour s'instruire, s'accommoderaient mieux de la grande ville ; ils y apprendront plus que je n'ai pu leur enseigner ici et ils seront d'une grande attraction pour l'échoppe d'Ephestion, à qui ils tiendront fidèle compagnie.

La fête de Cérès était passée, et aussi celle des vendanges. En sa paisible demeure, Heraclius continuait à couler des jours sans orage et à chauffer au soleil ses vieux rhumatismes. Par l'un ou l'autre voyageur, il recueillait des rumeurs de la Rome impériale, toujours fiévreuse. Il s'amusa d'apprendre le succès que remportaient les « psittacus » donnés à Ephestion par sa petite-fille. On disait que les deux oiseaux, chacun sur un haut perchoir, décoraient, l'un à droite, l'autre à gauche, l'entrée de la boutique du fruitier. A tour de rôle, se donnant la réplique, ils répétaient du matin au soir, l'un, le mâle, d'une voix plus rauque, l'autre, la femelle, d'une voix plus claire, une phrase qui était toujours la même : *Titus nulli secundus ! Titus nulli secundus !*.. A entendre ainsi proclamer les mérites incomparables de Titus, les passants avaient été bientôt intrigués... De quel Titus pouvait-il bien s'agir ? Interpellé par les curieux, Ephestion répondait de façon évasive : il savait, comme tout le monde, que ce nom de Titus était porté par un des jeunes rhéteurs les plus brillants et les plus appréciés au prétoire. Mais lui-même, modeste marchand dont toute la compétence se bornait au bon aloi et au cours de ses oranges, de ses dattes, de ses figes et de ses raisins, laissait à ses oiseaux la responsabilité de leur opinion. Les badauds s'attardaient, d'autres revenaient sur leurs pas. Tous, ou peu s'en fallait, répétaient, pour la commenter, la phrase diffusée à toute heure par ces oiseaux étranges. Tous, enfants au retour de l'école, matrones qui se rendaient au sanctuaire ou au marché, licteurs et porteurs

de litières, plaideurs qui s'acheminaient vers les rostrales ou les tribunaux, juges et sénateurs, mauvais garçons et courtisanes, mendiants en guenilles et fonctionnaires du Trésor. Il y avait dans ce cri, qui faisait vibrer l'air à plusieurs toises à la ronde, une affirmation si nette, si péremptoire qu'il était impossible d'en contester l'autorité. Et comme la répétition est la meilleure des figures de rhétorique, ces trois mots, dits et redits sans cesse, se gravaient dans toutes les cervelles. Ils prenaient la valeur d'un axiome. Passants et passantes, après en avoir subi l'obsession, les adaptaient, les mêlaient bientôt machinalement à leurs discours ou à leurs conversations, jusque dans leurs offices professionnels ou dans l'intimité de leurs gynécées. Heraclius ne tarda pas non plus à connaître, par les échos que toute grande cité répand autour d'elle comme par des ondes mystérieuses, une autre information qui pouvait bien, pensa-t-il, avoir quelque relation avec la première : Titus, loin de végéter au barreau, y prenait un rang d'importance. Il avait quitté son galetas pour un logis confortable situé dans les environs mêmes du Palatin et les clients assiégeaient sa porte. On se pressait aux audiences pour l'entendre et pour l'applaudir. Il marchait à grands pas vers la gloire... Cette surprenante ascension, les lettres de Titus, plus brèves et d'un autre ton, en témoignaient à l'évidence. Qu'étaient devenues ses lamentations et ses révoltes ? Ses messages étaient pleins d'assurance et de confiance dans la vie. Celle-ci par exemple, où il annonçait sa prochaine arrivée :

« Combien tu avais raison, mon bon oncle, au moment où
» je te faisais la confidence de mes premières déceptions de
» débutant ! Tu me recommandais la patience et la ténacité.
» Un labeur constant finit par avoir raison de tous les
» obstacles. Le poète l'a dit, et j'en suis la preuve vivante.
» Avant-hier, Domitia Fulvia, dont la conduite a fait quelque
» tapage et qui vient d'être répudiée, a voulu me consulter
» sur le procès qu'elle veut intenter à son époux ; elle appar-
» tient, comme tu le sais, à la famille impériale. Hier, ce fut
» Marius Agrippa, fournisseur aux armées, que j'ai trouvé

» dans mon antichambre, sollicitant mon concours à
» propos d'un marché de flèches pour les sagittaires, et dont
» on lui reproche la malfaçon. Je suis surchargé de causes
» à tel point que j'ai dû engager à mon service deux nomen-
» clateurs et trois copistes auxquels je ne laisse aucun répit.
» Comme tu le devines, cet éclat qui fait aussi rapidement
» briller mes mérites, hier encore confondus dans la masse,
» excite le dépit et la jalousie de mes émules... Quelques
» méchantes langues prétendent même que si mon nom est
» sorti de l'obscurité, je dois cette chance à une coïncidence
» bien singulière. Figure-toi que le vieil Ephestion, le
» marchand d'oranges, est possesseur de deux oiseaux
» d'aspect grotesque et qui ressassent au long du jour
» « Titus nulli secundus », ou quelque chose d'approchant.
» Rien ne me permet de croire que ce Titus ainsi vanté offre
» quelque chose de commun avec moi, à moins que ces sots
» volatiles n'aient d'aventure entendu et imité l'un de mes
» admirateurs anonymes qui, avec trop d'insistance, aura
» fait mon éloge devant l'étal d'Ephestion. En tout cas
» j'ai invité ce marchand, par égard pour notre famille, dont
» il est l'obligé, de mettre fin à cette comédie... Mais en voilà
» assez sur les menues rançons de ma gloire ! Ce qu'il suffit
» que tu saches, et sans doute ma gracieuse cousine Eudycée
» s'en réjouira-t-elle avec toi, c'est que ma réussite dépasse
» toutes mes espérances. Je me propose d'ailleurs de t'en
» révéler de vive voix d'autres aspects pendant les vacances.
» Car où pourrais-je mieux jouir d'un repos bien gagné
» qu'en demandant à ton toit l'hospitalité dont tu m'as si
» aimablement fait bénéficier en un temps où j'étais le
» plus infime et le plus inconnu de tes disciples ? Oserais-je
» ajouter que je rêve de me créer un foyer et que ma situation
» présente m'enhardit à faire auprès de ta pupille et de son
» vénéré tuteur une démarche où sont engagés mon bonheur
» intime et l'avenir de notre maison ? »

— Qu'en penses-tu, fine mouche ? interrogea le vieil Heraclius, après qu'ayant lu lui-même ce message, il l'eut fait lire ensuite par Eudycée rougissante.

C'est ainsi que les vacances d'un jeune orateur romain, auréolé d'une précoce renommée, s'embellirent par la douceur de ses fiançailles et la célébration de son hyménée.

La sagesse d'Heraclius était assez haute pour qu'il abdiquât tout égoïsme comme il s'était déjà détaché du monde. Et le vieillard accepta de demeurer seul sur sa terrasse avec la société de ses voisins campagnards et de ses chèvres. Il s'y résigna moyennant la promesse faite par les jeunes époux de revenir chaque année à Tauromenium au temps des moissons et des vendanges, tous deux ensemble ou, mieux encore, avec la progéniture dont la déesse Lucine ne leur refuserait certes pas la faveur.

Pour garder auprès d'elle à Rome un souvenir vivant de l'île où elle avait grandi, Eudycée voulut emporter quelques-uns de ses oiseaux, non pas tous, mais ceux qu'elle avait le plus tendrement soignés et élevés... Taquin de sa nature, Titus lui reprochait de partager ainsi un cœur dont il revendiquait d'être désormais le seul maître, cependant que la nef où ils s'étaient embarqués s'éloignait du rivage et que, sur la montagne familière, les lignes et les couleurs se confondaient peu à peu en une masse de plus en plus indécise. La mer était douce et le vent léger. Couchés au seuil de la chambre de poupe, bercés par la cadence des rames, les époux devaient gaîment.

— Toi qui chéris les oiseaux et qui es savante en leurs variétés, disait Titus à Eudycée, je gage pourtant que tu ignores une comique espèce qui vient, dit-on, d'au delà des colonnes d'Hercule. Imagine-toi de lourds volatiles de couleur grise et qui parodient le langage humain. J'en connais deux de cette sorte à Rome qui appartiennent à un ancien affranchi de notre bon oncle Heraclius. Ils ont un cri insupportable et toujours le même du matin au soir... Je leur tordrais volontiers le cou.

Quand Israël est au Village

Jour de neige. L'air est zébré par cette blancheur et la terre a bientôt disparu. Les gens marchent et penchent la tête selon la direction du vent qui leur envoie ces flocons glacés. De nouveau l'hiver est rude. L'an dernier, il avait duré jusqu'en mars, et l'on s'imaginait que nous serions épargnés cette fois. Mais Dieu commande comme il l'entend.

Aujourd'hui arriveront les deux cents Israélites auxquels le village donnera asile. Sur le coup de trois heures, on les voit déboucher à l'angle de la grand'place, du côté de la route qui vient de la gare.

Déjà la neige est épaisse et les voyageurs doivent lever les pieds. Leurs voix, dans le silence de la bourgade, attirent quelques curieux qui passent la tête par la porte entr'ouverte.

Bande singulière ! Il suffit d'un coup d'œil pour se rendre compte que ceux qui la composent nous sont complètement étrangers. Et d'ailleurs, quand ils se rapprochent, on entend qu'ils parlent l'allemand. Plus tard, on apprendra que la langue polonaise est aussi familière à plusieurs d'entre eux. Les femmes ont la tête enveloppée d'un foulard rouge ou noir ; elles regardent autour d'elles en élevant la voix, alors que les hommes vont le front baissé. Des enfants accompagnent leurs parents, et tout de suite nous avons remarqué deux pauvres garçons que leurs voisins mènent par la main. Ils ont les yeux grands ouverts, la pupille fixe, et avancent avec cette raideur douloureuse des aveugles.

Un arrêt. Je me suis rapproché et je puis indiquer la salle où tous sont attendus pour être répartis par l'autorité com-

munale suivant les ressources de l'endroit. Les voyageurs se confondent en remerciements.

Aucune porte qui ne soit à présent garnie le long des rues. A flocons serrés tombe la neige. Un indigène me crie au passage :

— Il ne nous manquait plus que cela. Comme si nous n'avions pas assez de peine à nous tirer d'affaire, quand nous ne sommes qu'entre nous !

* * *

Quatre jours après, à midi, les Juifs vont à l'appel, au local de l'Harmonie.

Le garde champêtre tient la liste des émigrés à la main et pointe les absences. Il fait froid et humide, la porte de l'Harmonie ayant été défoncée en même temps qu'un large pan de mur, afin de remiser du charroi de l'armée d'Outre-Rhin dans cette salle vouée précédemment au délassement de la population. Le rideau rouge d'un théâtre et un buste du Roi, au-dessus de la porte qui donne accès aux coulisses, forment encore le fond de ce rectangle aux murs blancs, couvert depuis huit mois d'inscriptions allemandes.

Le garde champêtre lit les noms écrits sur son papier :

Goldenberg, Rachel...

Rosenbaum, Sarah...

Prinz, Isaac...

Celui-ci est le rabbin, coiffé d'un singulier chapeau tronqué qu'il renverse dans la nuque; son visage allongé s'encadre d'un maigre collier de poils follets. Sa chevelure est ardente, d'un roux insolent. Le nez proclame, comme chez la plupart de ses congénères, une origine sans mélange.

Chez les femmes, cette couleur de la peau souvent olivâtre leur donne un air d'Orient qu'accentuent leurs yeux en amande. La plupart sont quelconques ou laides, sauf deux très jeunes filles à la figure colorée, aux prunelles brillantes, à la coiffure seyante. Cheveux presque noirs et roulés en turban. On devine la souplesse de leurs corps charmants

portés par des jambes hautes et nerveuses. Elles sourient et leurs dents humides luisent entre des lèvres vives.

Goldstein, Esther...
Glucksmann, Perla-Lea...
Kutscher, Benjamin...
Herzog, David...

Le rabbin, qui a des livres sous le bras, lève la main, il voudrait parler, il parle :

« Le commandement est formel et nous devons lui obéir. Que l'on nous comprenne, nous sommes ici parce qu'il le fallait. Aujourd'hui samedi, nous ne devrions même pas mettre notre signature sur la liste de présence, et nous nous abstenons, chez nous, de charger nous-mêmes notre poêle, bien qu'il fasse si froid. Je vous demande pardon d'insister. Les textes canoniques font notre loi. Le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob ordonne. Au nom de notre communauté, je vous demande de ne plus nous obliger à faire acte de présence en ces lieux, le jour vénéré du sabbat. »

Ces paroles revêtent une majesté qui impressionne. Le garde champêtre en parlera à l'autorité.

— Gross, Salomon...

— Schitzer, Daube, Cohn... Cohn. Où est Cohn ?

Sans rien dire, tous regardent du côté de l'entrée. Cohn apparaît. Il a de beaux traits réguliers sous une tignasse sombre et il rejoint tout de suite les jolies filles qui rient de tout leur cœur en l'apercevant : « Toujours en retard, ce cher Tobie Cohn ! »

Puis, à midi, c'est la sortie, et les Israélites se répandent dans les rues, courent aux boutiques, et présentent déjà, eux-mêmes, à l'habitant, des marchandises hétéroclites, réveille-matin, coffrets d'acajou incrustés, tapis brodés et fourrures bien élimées...

* * *

Ils ne doivent guère avoir volé nos gens, car ceux-ci ne leur ménagent pas des appréciations flatteuses.

— Vous rappelez-vous, me dit un grippe-sou, qui a du foin plein les sabots, vous rappelez-vous, Monsieur, les réfugiés de l'autre guerre, coupant les pins de nos bois, à un mètre du sol, pour ne pas avoir besoin de se baisser, et qui le soir, mangeaient du chien ?

Ces pauvres diables, en effet, n'avaient pas laissé de bons souvenirs.

— Tandis que maintenant, personne ne se plaindra, et l'on comprend de moins en moins... Ces Juifs sont-ils, oui ou non, des hommes comme vous et moi ?

La plupart venaient d'Anvers où ils avaient débarqué trois ans plus tôt, chassés des grandes villes de leur pays. Quand ils commencèrent à se tirer d'affaire, on leur enjoignit d'avoir à vider les lieux du jour au lendemain, et les voici éparpillés à travers la province.

Une bonne femme un peu bêtasse m'arrête afin de m'expliquer qu'elle a vu, par le trou de la serrure, comment les Juifs célébraient « leur messe » sur la tablette d'une fenêtre.

— Et ils savent chanter, Monsieur. Si notre curé entendait ça !

Passent les deux jeunes Juives que tous les regards accompagnent avec tant de complaisance.

Il y a des femmes dont la façon de marcher vous rend le cœur chaud. Esther et Perla-Léa sont de celles-là. Leur allure provoque une flamme jusque dans les yeux des vieillards.

Et déjà des histoires courent de foyer à foyer. Perla-Léa avait un galant à Anvers qui voulut la rejoindre. Il demanda qu'on l'inscrivît ici au registre de la population, n'hésitant pas à transporter son domicile parmi nous. Seulement le jour de son arrivée, la belle enfant était à la ville voisine, avec un autre admirateur. Et le pauvre évincé est reparti.

Mais Esther surtout nous apporte dès à présent l'image du renouveau. Elle fait pressentir, elle annonce, elle réalise déjà ce que sera la primevère au soleil. Comme le rose de ses joues s'accroît sur le fond orangé de la peau, comme soudain ruisselle sur ce frais visage l'éclat de ces yeux bruns ! C'est l'épanouissement de la nature et de l'âme, quelque chose de charnel et d'immatériel tout à la fois.

Heureux celui qui franchira avec toi, fillette, le portique ouvrant sur l'infini de l'amour !

On sait que tes vœux sont aujourd'hui comblés, que tu aimes quelqu'un d'ici qui t'adore. Les parfaits chrétiens de ce bourg ne se sont pas voilés la face à cette nouvelle. Puissance de la jeunesse et de la beauté... Le printemps se lèvera à l'unisson des cœurs, et ton sourire, Esther, sera le sourire de notre ciel sur la terre soudainement ravivée.

* * *

J'ai rencontré les amoureux dans les bois, entre les éricinées encore éteintes. La grive musicienne chantait sur la plus haute branche d'un mélèze qui se couvrait de minuscules chatons rouges. J'ai cherché d'instinct autour de moi quelque attribut d'une scène biblique, ainsi la margelle d'un puits où vous vous seriez arrêtés tous deux et où le bien-aimé eût aidé sa tendre compagne à charger son épaule d'une harmonieuse amphore. Des images sortent de temps très anciens et se précisent.

Une autre fois, sur la route, tenant par la main les deux aveugles que vous entourez tous de soins religieux, je vous voyais, Esther et Perla-Lea, inspirées par le Très-Haut et conduisant devant l'arche ceux que la lumière incorruptible touchera et soutiendra dans leurs ténèbres transitoires. Adonaï est puissant et terrible, mais la bonté, la douceur et la résignation doivent monter jusqu'à Lui dans la fumée des encensoirs et à la lumière des chandeliers aux sept branches. Sacrifie-t-on l'agneau sans tache, est-ce que la farine mêlée d'huile est encore offerte tandis que s'accomplissent les libations rituelles ? Et le grand prêtre, avec la loi inscrite sur son front, demeure-t-il le gardien jaloux des enseignements immuables ?

* * *

Mais pourquoi, dans le courant de la vie quotidienne, demeurez-vous tellement séparés de nous ? Il y a les salutations dans la rue et, en passant, des politesses parfois excessives. Jamais néanmoins, jamais les indigènes n'ont eu l'occa-

sion de vous rencontrer devant un buffet d'auberge. Durant nos jours tourmentés, ces détentes au cabaret soulagent, bien que les lourdes bottes battant en cadence le pavé de la chaussée fassent qu'on ne trouve plus l'oubli de nos épreuves. En se réunissant, nos ruraux découvrent quand même des motifs d'espérer. Il y a toujours le porteur de bonnes nouvelles, celui qui sait, et des auditeurs qui ne demandent pas mieux que de croire. Nos vœux terrestres ne sont-ils pas en ce moment identiques aux vôtres, peuple d'Israël, et ne faisons-nous pas tous figure de victimes ? Lorsque quelqu'un écarte le rideau et vous voit traverser la rue, il a envie de sortir et de vous inviter à entrer. L'atmosphère est tiède, la fumée des pipes — bien que le tabac soit à quatre-vingt francs — épaissit l'air, une commère imposante derrière le comptoir ranime la conversation quand on croit avoir tout dit. Avec cette nouvelle heure, importée de l'Europe centrale et que l'occupation nous impose, les journées n'en finissent pas, et il fait encore grand jour quand chacun rentre chez soi.

* * *

— Mais je ne vois plus Esther...

-- Elle est au lit. Oui, c'est la fièvre tierce que les nouveaux venus attrapent par ici au printemps, quand les prés sèchent lentement et que les marais sentent mauvais. J'ai connu le temps où cette fièvre se déclarait encore près de l'eau pourrissante.

— Un ciel franc, un soleil clair, voilà ce qu'il faudrait ! Vous savez bien ce que c'est que de pouvoir respirer à pleins poumons, afin que l'air nettoie le corps.

De jour en jour, le mois de mai accentuait son règne, et on approchait de l'éclosion des genêts, quand le bruit courut que cela n'allait pas du tout chez la jeune Esther. Le médecin ne répondait plus quand on l'interrogeait, les Israélites se montraient réservés, le rabbin renversait davantage son chapeau tronqué, levait les yeux, caressait son collier follet, agitait sa tête rousse et soupirait en ne desserrant pas les dents.

Seule la compagne d'Esther, la jeune Perla-Lea, s'arrêtait à causer avec les villageois et leur donnait des détails à voix

basse. Sa physionomie était contractée, et elle joignait les mains sur sa poitrine :

Vous devriez la voir, tellement changée déjà ! Chaque matin on espère, mais le soir cela reprend. Elle a le front brûlant, la respiration courte, et il lui arrive — ne répétez pas ce que je dis ! — il lui arrive de ne plus très bien savoir ce qu'elle raconte.

Des paysans chargés d'expérience vantaient des remèdes singuliers, mais il fallait être du pays pour suivre leurs conseils.

Les aveugles qui ne pouvaient plus avoir recours à leurs compagnes habituelles, furent laissés seuls, un jour, sur la grand'place. Ils erraient, les bras étendus, pivotaient, se collaient contre les arbres, attendant du secours. Esther était loin et ils se sentaient doublement malheureux.

Cependant, le plus infortuné se cachait en ce temps-là, et les terriens rugueux respectaient sa solitude et son malheur. Cette petite Esther, elle était aussi bonne que jolie... Des choses pareilles ne devraient pas arriver. Comme on plaignait celui qui aimait de grand amour la chère créature pour laquelle le village entier serait allé pèleriner à N.-D. des Fièvres !

Le linge des malades s'attache aux barreaux de sa chapelle derrière lesquels apparaît la statue de la Mère miséricordieuse. Quelqu'un avait expliqué que la dévotion du village ne pouvait s'exercer sous cette forme, la Sainte Vierge n'existant pas aux yeux du peuple juif.

De pieuses âmes en conçurent une grande tristesse et, malgré tout, des prières montaient devant les autels du Nouveau Testament.

Esther habitait chez des paysans dont la maison était située un peu en dehors du village. A défaut d'autres parents, une sœur de sa mère veillait sur la jeune fille et, depuis de longs jours, ne quittait pas son chevet.

Le Seigneur étant le véritable Dieu, et comme il n'y en avait point d'autre que Lui, sa pensée ne cessait de rejoindre le maître des destinées, dans sa toute-puissance. Si loin des enfants de Bélial, si fidèle au culte de sa race, elle ne cessait

d'espérer, et quand la clarté d'une nouvelle journée envahissait la chambre, elle interrogeait l'enfant qui lui répondait souvent d'un sourire. Ce sourire, chaque fois, ranimait sa confiance. Hélas, au fur et à mesure que le soleil descendait vers l'occident, Esther se trouvait aux prises avec une fièvre toujours accrue.

Six femmes de la tribu, vêtues de blanc, vinrent prononcer les paroles qu'il fallait, s'incliner sur cette couche trempée de sueur, lever le regard vers la demeure céleste.

Le quinzième jour, au matin, celle qui veillait s'était assoupie. Les bons paysans grattèrent à la porte, ils apportaient le lait qui devait soutenir la jeune malade, et leur cœur était plein de compassion.

Ayant jeté un coup d'œil sur le lit, ils eurent un sursaut et réveillèrent la garde-malade.

La destinée terrestre d'Esther s'était déjà accomplie, elle dormait pour l'éternité et avec un tel calme, un visage si reposé, qu'on ne se lassait pas de la contempler.

Soudain, sa tante, dressée devant le lit, poussa un cri, s'arracha les vêtements et entama les lamentations, pour que les usages des ancêtres demeuraient vivants auprès de cette morte, petite lampe éteinte, bouton de rose flétri avant d'avoir donné tout son éclat et exhalé tout son parfum.

* * *

Esther fut enterrée par une journée radieuse. Les deux cents réfugiés israélites suivaient un cercueil sans ornements fait simplement de planches lisses que le soleil rendait brillantes comme un miroir. Ils marchaient et ceux des premiers rangs ne quittaient pas des yeux cette bière qui leur cachait une image devenue trop cruelle, tandis que les autres baissaient le regard vers la terre qui allait accueillir la dépouille d'une vierge de l'Ancien Testament.

Derrière ses fenêtres, le village les observait. Peut-être des gens d'ici eussent-ils voulu apercevoir, en ce moment, le chrétien qui avait donné sa foi à celle qui reposerait dorénavant à l'ombre d'un clocher surmonté de la croix.

Comme on arrivait, quelques paysans qui s'étaient rap-

prochés demeurèrent toutefois en dehors du champ des morts. Ils voulaient laisser à leur religion, à leurs coutumes, à leur deuil, ces hommes qui abandonnaient dans un cimetière flamand des cendres aussi pures, et qui, s'en allant bientôt au loin, ne penseraient plus jamais à ce village, sans revoir celle qui attendrait le jugement parmi les étrangers.

Les humbles étant plus près de Dieu, pourquoi ne percevraient-ils pas, mieux que d'autres, ce qui touche à l'éternité de l'âme humaine ?

Une paix singulière descendit sur les assistants, quand le rabbin eut rappelé la parole inspirée : Conservez-vous donc vous-mêmes, et gardez votre âme avec un grand soin. Le Seigneur est le véritable Dieu, il n'y en a point d'autre que Lui, et la morte d'aujourd'hui reposera dans sa gloire infinie.

* * *

Une large dalle marque l'endroit où l'enfant avait disparu aux regards des siens. Au-dessous des tables de la Loi, en relief sur cette pierre, son nom avait été gravé et son âge : dix-sept ans. La fosse ne fut pas fleurie pour respecter la coutume hébraïque.

Pourtant, chaque matin de ce printemps, une branche d'aubépine ou un thyrsé de lilas se trouva déposé, avant le réveil du village, sur cette fraîche sépulture.

Un jour, le rabbin pénétra dans le cimetière et se dirigea vers la tombe d'Esther. Il venait réciter les prières rituelles et, avant de s'absorber, se pencha pour balayer les fleurs interdites, les fleurs séchées ou encore vivantes, qu'il avait là, sous les yeux, à côté des tables de la Loi.

Mais il se redressa d'un mouvement brusque, sans toucher à rien, resta quelques instants immobile en remuant les lèvres puis quitta en hâte l'enclos funèbre.

Sous le chapeau tronqué et les cheveux roux, dans ce visage au nez crochu, deux yeux fureteurs regardaient de tous les côtés avec inquiétude, afin de s'assurer que personne n'avait vu et ne pourrait être scandalisé parmi les enfants fidèles de la synagogue.

Georges VIRRÈS.

ANNEXE

RAPPORT
SUR LE PRIX TRIENNAL DE POÉSIE
1941-1943

Nous voici astreints au travail le plus ingrat, jamais critique savante, exégèse minutieuse n'ajoute quoi que ce soit à la beauté d'un vers. Un recueil de poèmes se défend merveilleusement tout seul... Pourquoi dès lors expliquer les raisons qui ont conduit le jury à couronner telle œuvre plutôt que telle autre ? Ces raisons, le recueil du lauréat ne les fait-il pas éclater et le frémissement mystérieux qui le parcourt ne se reconnaît-il pas aussi sûrement que la vie chez un être organisé ? Les raisons du jury ? On a trop tendance à oublier que c'est avec le cœur que l'on aborde une œuvre d'art. Ce n'est que lorsque le cœur a été touché que la raison cherche à formuler les mobiles profonds de son adhésion à une beauté qu'elle est incapable de discerner par le truchement de la logique.

Un jury ne se comporte pas autrement qu'un simple mortel devant les œuvres à sélectionner. Le fait que cinq poètes se rassemblent pour délibérer sur ce qui leur tient le plus à cœur, ne fait qu'accroître les chances qu'ont les candidats d'être jugés sur ce qui, justement, échappe le plus à l'analyse rationnelle.

Rien de plus contagieux que l'enthousiasme. Et l'enthousiasme a tôt fait de créer entre les membres d'un jury une sorte d'entente secrète.

J'entends encore Valère Gille lire d'une voix soudain plus grave et plus chaude des vers qui l'ont frappé ; Georges Rency, les yeux brillants de fougue juvénile, se passionner pour des questions de rythme et de sonorité, Thomas Braun exalter avec des gestes attendris les valeurs qui lui sont chères, Henri Liebrecht me parler des jeunes poètes avec ce sourire ému qui perce malgré lui sur son fin visage de lettré.

Oui, nous repensons avec joie à ces séances où, comme liés par une sorte de conspiration idéale, nous avons été amené à proposer comme lauréat Lucien Christophe, auteur de *L'Ode à Péguy* et *L'Appel du Héros*.

Lucien Christophe : aucun poète qui se soit moins soucieux que lui de la faveur du public, aucun qui se soit plus défié des concessions que les meilleurs font parfois à la foule. Ne s'est-il pas excellemment situé lui-même en écrivant :

*Il n'était pas de ceux qu'on nomme,
Et d'ailleurs qui savait son nom ?
C'était un homme entre les hommes,
Et qui marchait sans compagnon.*

Lucien Christophe sait que l'excellence de ses poèmes importe infiniment plus que les joies mesquines qu'il pourrait tirer d'une renommée hâtive. Il sait que ce n'est pas aux hochets des journaux, aux homélies de la radio ou aux bavardages des salons que se mesure une gloire littéraire authentique. Déjà en 1917, humble soldat dans les tranchées boueuses de l'Yser, ne nous affirmait-il pas :

« Nous sommes les parents pauvres de cette guerre et nous le resterons. Quand on est pauvre, c'est pour longtemps. Nous serons les parents pauvres du succès et les parents pauvres de la gloire. Pourtant, qu'y a-t-il de plus beau ? Nous ne demandons pas à nous enfler. Notre trésor est intérieur. Nous ne voulons rien avoir à gagner dans cette guerre. Nous luttons pour ce que nous aimons. Et ce point de vue une fois adopté, nous fait aussi grand que possible. »

(Aux Lueurs du Brasier.)

Aussi grand que possible... Voici la ligne de conduite nettement indiquée et lentement, patiemment, Lucien Christophe va franchir les paliers qui vont le hausser jusqu'au poète le plus avide de grandeur et de passion spirituelle qu'ait produit la France : Charles Péguy.

Timide encore dans *Les Jeux et la Flamme* :

*Et j'ordonne en mon cœur toutes les joies profondes
D'où naîtra le poème où ma ferveur luira.*

les tendances de Lucien Christophe vont s'affirmer dans *La Rose à la Flamme nouée*.

Songeant aux émouvantes paroles prononcées par un soldat tombé à Arras : « On n'a jamais fini de faire son devoir » écoutez-le dire adieu à l'amour qui l'a un moment arraché à la vie croupissante des tranchées :

*Danger, risque éclatant qui chante aux tempes fraîches
 Emporte dans ton vent salubre et ton odeur
 Le mal sourd et crispé qui fit ma gorge sèche
 Et l'élan où battait une funèbre ardeur.*

*Je ne suis plus qu'un chef à son poste qui veille
 Frère de ces soldats dont les pieds sont trempés
 Et qui, dans leur capote et leur âme pareilles,
 Gravissent sûrement un devoir escarpé.*

Dans le *Pilier d'Airain*, Lucien Christophe va affirmer plus hautainement, plus durement encore la soif d'absolu qui le hante :

*Un ange m'a, la nuit, de son poing éveillé
 Je le retrouve encor, présence impitoyable
 Tu m'emmènes en toi vers les déserts de sable
 Où ne croît pas la fleur des clos ensoleillés.*

Notons en passant que cette soif d'absolu, alliée à l'amour du vers sonore et bien rythmé fait curieusement osciller Lucien Christophe entre la perfection de Malherbe :

Rose qui se sait rose et ne se veut que rose.

et celle de Valéry :

*Chanteurs élus, têtes laurées
 Par l'immortalité dorées
 Et quoi, déjà, vous me quittez ?
 Est-ce le flot qui se retire
 Vais-je renaître à mon martyr
 Me perdre en son aridité.*

La publication du *Pilier d'Airain* est suivie de longues années de méditation, et ce n'est qu'en 1942 que Lucien Christophe publie *L'Ode à Péguy* et *L'Appel du Héros* où il donne enfin la pleine mesure de sa personnalité.

De *L'Appel du Héros*, Christophe dit lui-même : « Ceci n'est pas une préface ou le commentaire d'un poème, mais une prose parallèle qui,

sous la protection de l'œuvre poétique qu'elle précède, cherche à traduire et à élargir en marge des formes rythmiques, la ferveur et la richesse spirituelle de l'humble réalité quotidienne dont le poème s'est longuement nourri. »

Certes non, *L'Appel du Héros* n'est pas une préface et c'est infiniment mieux que le commentaire d'un poème. La densité, le rythme, la clarté de cette prose font songer à un La Bruyère moderne touché par la grâce poétique.

Mais n'estimez-vous pas, tenteront d'insinuer quelques-uns, que Lucien Christophe a fini par être influencé par Péguy ? Gide va répondre pour nous : « Ceux qui craignent les influences et s'y dérobent font le tacite aveu de la pauvreté de leur âme. Rien de bien neuf en eux à découvrir puisqu'ils ne veulent pas prêter la main à rien de ce qui peut guider leur découverte. Et s'ils sont si peu soucieux de se retrouver des parents, c'est, je pense, qu'ils se pressentent fort mal apparentés. »

Lucien Christophe semble avoir voulu répondre d'avance, lui aussi, à cette critique : « Tout ce que je dois à Péguy ? La formule vaut pour l'homme et non pour l'homme de lettres. Quand Claudel déclare sa reconnaissance à Rimbaud et nous découvre les traces de l'immense ébranlement dont Rimbaud a marqué sa vie et son œuvre d'écrivain, quand Valéry proclame ce qu'il doit à Mallarmé et le remercie de l'enseignement qu'il en reçut, ce sont là des manifestations qui nous donnent à vérifier et à admirer un enchaînement de rapports dont l'intérêt historique et littéraire éclate à mes yeux. »

La formule vaut pour l'homme. Le souci constant de Lucien Christophe ne sera-t-il pas dès lors de devenir le plus humain possible, humain dans l'acceptation la plus magnifique du terme ? C'est ainsi qu'il va dégager peu à peu de l'héroïsme de Péguy, l'héroïsme de l'humain. Et ici, éclate la pauvreté du critique devant une œuvre de qualité. Que peut-on ajouter à des réflexions comme celles-ci : « Péguy est pénétré de l'identité des tâches, il croit à leur communion. Faire du pain, de la prose ou des vers, pour lui, c'est tout comme. » Et toutes les formules de Lucien Christophe, qu'il s'agisse de l'homme ou de la société, mériteraient d'être citées. Nettes, bien en relief, elles font penser à des médailles :

« Il importe à l'humanité de sculpter des héros et d'achever dans l'enthousiasme ce que la volonté de sacrifice laisse à l'état d'ébauche. »

« Le monde abonde en martyrs anonymes et en saints ignorés. Il est plein d'habiles et de virtuoses dont on se répète les noms. »

« La fortune est un anesthésiant. Le méfait des richesses n'est pas dans leur possession, mais dans les facilités qu'elles donnent à ceux qui possèdent, de se dérober aux obligations de participation et de présence que, premier article de la loi non écrite, le statut de l'homme prescrit. »

Et celle-ci ne mérite-t-elle pas d'être inscrite en lettres d'or au fronton de notre Parlement :

*Vérité et liberté font partie d'un même système de vie,
Chaque fois qu'on masque une vérité, c'est pour tuer une liberté.*

A quelqu'un qui me demandait un jour si je ne pouvais synthétiser par une image le recueil de Lucien Christophe où les vers succèdent si naturellement à la prose qu'ils en sont comme l'épanouissement rythmique, j'avais répondu : Il me fait penser à un oiseau qui, enivré de la splendeur de ce qui l'entoure, se met d'abord à marcher. Puis, se gonflant peu à peu d'air pur et de clarté, l'oiseau se rappelle brusquement qu'il a des ailes; il s'élance et monte, émerveillé, dans le soleil...

Car c'est bien à un vol, à une prise de hauteur que fait penser le déroulement de *L'Ode à Péguy*.

*Péguy, je vous salue. En ces temps hauts, les nôtres
Chaque instant nous découvre un martyr, un héros.
Mais à qui cherche un chef dans l'ordre le plus haut,
Il est doux de baiser la face de l'apôtre.*

Cette rude montée vers les cîmes n'exclut pas d'ailleurs des visions d'une exquise fraîcheur :

*Par le collier des rosées
Qui s'agrafe au flanc des monts,
Salut à l'âme embrasée
Dans sa gaine de limon.*

*Les étoiles font la ronde
Autour du cœur de Jésus.*

*Tout s'ordonne, tout s'arrange
Tout est calme dans le ciel.*

Et c'est à un oiseau foudroyé dans son vol que Christophe aura recours pour exprimer sans faux pathétique la mort de Péguy :

*Vous êtes mort debout, avançant à l'air libre
Alouette tombée au creux du sillon,
Alouette liant la terre au ciel de France
Et tombant brusquement sous le plomb du chasseur
Pour que plus vif et fier soit l'élan de ses sœurs
A gagner les sommets de la haute espérance.*

Telle est, brièvement résumée, la courbe de ce recueil. En ces temps troublés, l'homme a autant besoin de dignité, de grandeur que de pain et le jury ne pouvait mieux faire que de proposer comme lauréat Monsieur Lucien Christophe. On sort grandi de la lecture de *L'Ode à Péguy*; on se sent fier d'être un homme après avoir médité *L'Appel du Héros*.

Ave Genitrix, de Charles Plisnier, est, avec *L'Ode à Péguy*, le recueil qui a le plus particulièrement retenu l'attention du jury.

Charles Plisnier est un auteur fécond et on aurait pu craindre que la célébrité qu'il a acquise comme romancier ne le détournât de la poésie. Que d'écrivains en effet abandonnent dans leur maturité, le vers pour la prose ! Charles Plisnier semble au contraire avoir donné à la poésie le meilleur de lui-même.

Avec la série de ses recueils précédents, et ils sont déjà nombreux : *Prière aux Mains coupées*, *Histoire sainte*, *Fertilité du désert*, *Déluge*, *L'Enfant aux stigmates*, *Ode pour retrouver les hommes*, *Babel*, *Périple*, *Sel de la Terre* et *Sacre*, Charles Plisnier s'était taillé une place parmi les quelques dizaines de bons poètes que compte actuellement la Belgique.

Parmi ces poètes, aucun n'est négligeable, mais il en est peu qui, synthétisant harmonieusement les élans de leur sensibilité et les exigences de leur raison, parviennent à cet équilibre qui touche les fibres les plus secrètes de l'âme.

La période d'entre-deux-guerres pourrait assez bien être figurée comme un prisme qui a décomposé la lumière poétique. Chaque groupe de poètes — oubliant qu'elle est avant tout une synthèse — a exploité à fond l'une seulement de ses composantes. Les uns ont poussé jusqu'à l'absurde les flamboyants agglomérats d'images de Rimbaud, d'autres se sont perdus à la recherche de correspondances symboliques de plus

en plus ténues, d'autres se sont engagés dans les impasses du rêve et de l'inconscient; d'autres encore se sont jetés à corps perdus dans l'homélie sociale ou révolutionnaire, d'autres enfin ont demandé à l'alchimie intellectuelle des précipités — extrêmement curieux certes — mais dépourvus de cette chaleur qui fait la vie.

Avant d'écrire *Ave Genitrix*, Charles Plisnier a prospecté la plupart de ces veines. Il lui manquait alors ce que l'on pourrait appeler l'inspiration du cœur. Il lui manquait ce don extrêmement rare de transmuier spontanément en beauté ses angoisses les plus intimes. Et il vient seulement de réaliser le miracle de nous intéresser à son propre drame comme s'il était devenu le drame même de l'humanité. Ce drame, c'est à travers les ricanements de l'esprit, les appels de la chair, les tortures de l'orgueil, le retour douloureux de Plisnier au Dieu de sa mère, Dieu renié au temps où le poète croyait :

Etre à soi-même un monde et qui suffit au monde.

Ce drame, on le vit intensément. Chaque poème est comme le pas hésitant d'une âme dans les ténèbres, d'une âme qui hésite, s'égare, recule, trébuche, mais repart encore et toujours à la recherche de Dieu. C'est l'âme de sa mère, dont il nous dit la mort avec des paroles simples et émouvantes, qui va le guider dans ce labyrinthe plein de cauchemars où il se débat. Et c'est elle qui, au milieu de toutes les embûches, de toutes les compromissions, de toutes les vanités de la vie quotidienne, va enfin l'amener à la lumière divine.

Vers gonflés de sang, pantelants de douleur, traversés tantôt de cris de révolte, tantôt de souvenirs d'enfance, vers d'un poète qui s'est enfin trouvé. Il nous suffira de transcrire deux extraits de ce recueil pour donner une idée de son extraordinaire richesse. Voici d'abord comme une confidence doucement murmurée :

Le soir s'en vient. Le temps s'en va.

L'eau s'égoutte. La pierre s'use.

On eut la force. On eut la ruse.

On a le rêve qu'on rêva.

Douce et joignant vos mains confuses ;

Vous guettiez mon âme, tout bas.

Dans l'herbe, près de l'aucuba,

Je déclinais Musa, la Muse.

*Jours sans ombres. Espaces sans limites.
Souvenirs sans âge.
Il y avait un enfant sage...

Et s'il élevait son visage
Vers votre visage innocent
Il entendait chanter son sang.*

Et voilà le dénouement bouleversant du livre :

*Mère, cette douceur troublait mon cœur sauvage
Et ce Dieu qui noyait de ciel votre regard,
Je le nommais marchand de songes, tueur d'âmes,
Imposteur, apostat, mauvais sage et faux magi.*

*Mais vous disiez : « Mon fils ton cœur ne s'est pas tu.
Si Dieu n'existe point, pourquoi l'insultes-tu ? »*

*« Tu l'aimes, Il te voit, mal transporté de baine.
Tu l'aimes. Il le sait. Il t'appelle. Il t'attend.
Tu l'aimes. Tu viendras, sur l'épine et le temps,
Etendre sous son corps, ton corps et ton poème. »*

*« Tu viendras par les jours. Tu viendras, seul et nu
Tu viendras, sanglotant. »*

Mère, je suis venu.

Charles Plisnier n'a malheureusement pas pu garder, au long du recueil, le ton grave, simple et profondément émouvant qui caractérise les extraits ci-dessus. Une certaine éloquence gêne parfois ses accents les plus pathétiques et il lui arrive de sacrifier délibérément la cadence propre du vers.

Nous nous sommes permis de signaler ces erreurs qui détournent l'attention du lecteur de ce qui fait le fond même de la poésie parce que Charles Plisnier vient de se révéler comme l'un des premiers poètes de sa génération. Noblesse oblige et nous avons trop d'admiration pour lui pour rien lui celer.

Deux excellents poètes D. J. d'Orbaix et Camille Melloy sont morts durant la période que nous avons à juger et leurs livres auraient pu faire pencher le scrutin en leur faveur. A quoi bon souligner désormais les

faiblesses de leur œuvre ! Déjà le soleil des morts fait briller ce qu'il y avait en eux d'éternel et l'on passe au crible leurs nombreux recueils pour en découvrir les grains d'or. Tous deux ont eu l'honneur de voir leurs meilleurs poèmes réunis en une copieuse anthologie et nous marquerons simplement ici la place qu'ils ont prise dans la production contemporaine. Deux sujets dominant la production de d'Orbaix, j'entends la production qui compte : l'amour de la campagne brabançonne où il est né, l'amour de son père qui fut maître d'école. Il a trouvé pour chanter les vastes horizons, les neiges songeuses et les moissons opulentes de son pays des vers amples, puissants, qui « sonnent comme le trot d'un cheval sur les pavés ». Il a su les pénétrer de ce mystère dont les saisons sont embuées, de ce mysticisme des hommes habitués à regarder le ciel. Il est parmi les très rares écrivains qui, ayant brossé d'abord de larges fresques en prose, ont abordé la poésie quand ils se sont aperçus que le langage des dieux pouvait seul exprimer ce qu'ils ressentaient.

Peut-être, est-ce à l'habitude de manier la prose, que ses vers doivent leur simplicité sans apprêt et leur charme pathétique :

*Grelottant au brouillard du village hivernal,
Mon père encor descend, dans sa maison d'école,
L'escalier d'autrefois, de son pas matinal.*

*Silence ! Laissez-le, grâce au jour qu'il recrée
Reprendre, au tableau noir, son ouvrage de craie,
S'incliner, pour sourire aux fantômes d'enfants
Qui sont venus s'asseoir, en secret, sur leurs bancs.*

Comme D. J. d'Orbaix chante le village brabançon dont il a pris le nom, Camille Melloy chante Melle où il est né, Melle et la Flandre. Le style de Melloy est moins tendre, moins volontaire que celui de d'Orbaix. Il y a ici plus de grâce, plus d'abandon, nous dirions même plus de don. Mais si Melloy est plus spontané, il est souvent victime d'une facilité qui l'a seule empêché de devenir un grand poète chrétien. D'Orbaix travaillait ses vers avec l'entêtement buté d'un paysan ; Melloy, comme les trouvères, a le cœur près des lèvres et il laisse fuir ses émotions au moindre écho de son âme. C'est pourquoi abondent chez Melloy d'exquises trouvailles d'images, des prières un peu naïves, des impressions

prestigieuses sur les saisons, les campagnes, les ciels de son pays comme sur ceux des pays qu'il visita. Et tout cela est traversé d'éclans de compassion, de fraternité, de tendresse pour les déshérités. Même dans le *Requiem*, cette œuvre curieuse où le poète a chanté par anticipation sa mort, et ses funérailles, il trouve pour exprimer ses pires angoisses, des vers ailés qu'il ne dédaigne pas de souligner d'humour :

*Toc, toc !.. Entrez !.. Oh ! déjà toi ?
Ote ce loup, montre-toi nue ;
V'a ! je t'ai vite reconnue
Tu es la Mort ! Tu as de longs doigts
D'avare, et sous ton mince drapeau
Couleur de nuit ou de fumée,
Pointent des côtes d'affamée.
Ta tête aussi, je la connais :
J'en gardai longtemps sur ma table
Un bon fac-similé en plâtre,
(Mais toi, tes yeux sont plus profonds :
Je vois l'éternité au fond)
Dis vite, que viens-tu me prendre ?
Mon âme ? Tu ne peux l'atteindre :
J'attends, pour la lui rendre, Dieu.*

Ces vers montrent bien la manière dont procède Melloy. Il retourne brusquement comme un gant les réalités les plus dures, les plus noires afin qu'elles nous découvrent leur envers divin.

Mort aussi Eric de Haulleville, qui était l'un des espoirs de la génération des poètes nés aux environs de 1900. Une intelligence suraiguë s'abandonne ici à des jeux où fourmillent les trouvailles poétiques. On éprouve devant ces jeux qui vont parfois jusqu'à la gratuité, la sensation de dépaysement qui fait le charme des *Illuminations* de Rimbaud et des *Calligrammes* d'Appollinaire.

*J'ai chanté matin et soir avec les cigales.
J'ai rêvé et dormi à l'ombre des grands arbres,
Le monde était un cerceau que je traversais
Il tournait sur mon doigt avec un ciel d'étoiles.*

*Sous un ciel chargeant comme la joue d'une fille,
Le velours de mes jours a fui au fil de l'eau.
Mort l'Avril de mes yeux qui chassent les brindilles,
Mort l'Avril de mes jours, mes yeux, morte ma vie.*

Examinons maintenant quelques livres que le jury avait retenus en dernière analyse :

Joie aux âmes, de Géo Norge. « Joie aux âmes », ainsi se saluent en guise de bonjour, dans l'île de Sein, en Bretagne, les hommes d'une terre déshéritée. « Joie aux âmes », nous dit le poète, « c'est le cri excellent jailli sur la terre la plus aride. Aride ! Mais non déshéritée, o salut ! puisqu'elle portait ce jaillissement de source vive, cette effusion charmante et jubilante. »

La poésie de Géo Norge, comme celle d'un Claudel, d'un Ségalen, d'un Saint-Jean-Perse, qu'il semble s'être choisis pour maîtres, se déroule ainsi en larges vagues sonores qui viennent frapper aux portes du néant.

C'est ainsi que Norge a trouvé, pour parler du poète, des accents d'une remarquable dignité.

« Je demeure et seul — aux écoutes — je vous ai réchauffés d'une grande vigueur d'amour. Vous étiez ternes et poltrons et je vous illumine. Mais pour moi, j'appartiens à tous les vents du ciel, à mes pierres très sèches, à des clameurs de foudre, à cette rage qui me donne le Verbe. Eloignez-vous, je veille et je pense à nos noces prochaines. Vos yeux verront encore des vignobles dorés émergeant du matin et de villes blanchies à la chaux. Et vos sommeils seront peuplés de grands portiques suspendus où rayonne la promesse de Dieu. Mais mon espoir n'est point parmi vos races. Je veux dans ces forêts cacher mon dénuement qui vous serait un sujet de faiblesse.

Et je demeure aux écoutes. »

Mais Norge sait aussi bien trouver pour parler de saint François, un langage léger, aérien comme celui des oiseaux qu'il évoque.

« François s'est tu. Il a parlé doucement aux oiseaux; il en garde un des plus menus blottis dans sa main et sent battre son cœur comme une petite feuille secouée par le vent.

» Et d'autres, volant en cercle formaient une joyeuse couronne autour de son sourire.

» Que serait le matin sans la trille du merle et le soir sans le chaud murmure des ramiers ? L'automne et ses brouillards sans la grive des

vignes, la profondeur des nuits sans les oiseaux de l'ombre, la vague tourmentée sans la rauque mouette ?

Et sous le plus calme pommier, cette hésitation de l'aurore, n'est-ce pas ta chanson, sittèle du verger ? »

On a parfois reproché à Norge un intellectualisme qui donne à ses œuvres quelque chose d'exceptionnellement lumineux, mais de froid. Sa poésie, toujours très pure, étincelle comme un diamant bien taillé et l'on peut regretter qu'une sorte de distinction native, de pudeur raffinée, de mépris pour la passion dans ce qu'elle a de vulgaire, empêche le poète de se livrer à fond et de donner la pleine mesure de son talent.

Mais Norge continue tranquillement sa prospection solitaire. Il est déjà l'auteur de quelques livres rares qui le classent parmi les meilleurs d'entre nous, livres rares et peu connus, parce qu'il ne les a calligraphiés qu'à quelques exemplaires pour des amis choisis.

Norge est, avec Christophe, le poète qui se moque le plus des hochets de la renommée, et il sait que la gloire d'un écrivain se mesure rarement au bruit que font autour de lui ses contemporains.

Il y a dans la tentative que fait Géo Libbrecht pour échapper au monde réel quelque chose de très émouvant. De recueil en recueil, on le voit s'avancer toujours plus avant dans des régions inexplorées et comme un voyageur s'entoure d'appareils de plus en plus perfectionnés pour reconnaître sa route, on le voit affiner sans cesse ses moyens d'expression. Ses derniers vers comptent d'ailleurs parmi les plus musicaux de la lyrique actuelle :

*Fermez mes yeux, joignez mes mains,
Purifiez mon corps et mes blessures,
Ce peu de cendres que je fus,
Qu'il remonte dans les ramures
Et que mon âme plus légère
Soit dans le jour un chant d'oiseau.*

Une étude intéressante serait à faire sur la façon dont Géo Libbrecht a compensé le jeu des rimes par un jeu complexe de sonorités intérieures qui mettent en valeur des rythmes extrêmement souples et variés.

Tout en épurant sa forme, il choisit avec une rigueur toujours plus grande les thèmes qui vont servir sa poésie d'évasion : tentative d'échapper à la matière dans *Passages à gué*, à notre civilisation étriquée dans

Palmiers de l'aquouari, tentative d'exprimer l'invisible dans *Outre Ciel*, révolte de l'esprit contre le mercantilisme dans *Comptoirs dans le vent*, cri tragique devant l'agonie de Tournai dans *Ma Ville*. Dans d'autres recueils *Noces d'Ange*, *Enchanteur de toi-même*, il se laissera envoûter par l'ésotérisme et se fera mage pour tenter d'approcher de Dieu.

Enfin, dans *Figures d'Ombres, Rive humaine*, c'est au plus profond de lui-même que Géo Libbrecht va descendre. N'est-ce pas là d'ailleurs qu'il a le plus de chance de trouver Dieu ?

Telle est la courbe de *A la rencontre de Dieu*, ce livre curieux où le poète essaye de situer, en s'interrogeant, les étapes de ses recherches.

Balancé entre les prestiges de l'évasion et les contingences de notre condition, Géo Libbrecht semble actuellement opter pour une poésie plus humaine, riche de sensibilité, de générosité, de charité. Et des poèmes comme celui-ci annoncent que nous tiendrons bientôt de lui l'un de nos écrivains les plus émouvants :

*Seigneur, j'ai comme vous, bu la lie et l'épreuve
Et pour d'autres pécheurs, j'ai porté cette croix.
Mais le temps est venu... les chants d'orgue s'élèvent :
On dirait que leurs voix sont porteuses de ciel.*

*Car il faut que chacune sorte enfin de soi-même
Pour retrouver la vie, non pas celle du sang,
Mais de lumière chaude encore de son aurore
Miraculeusement par les détours de l'âme
Tous ceux de la souffrance ont récolté la grâce
Et c'est de leur réveil que naîtront les plus grands !*

Les *Variations sur des thèmes anciens* de Franz Hellens démontrent que ce grand romancier est en même temps un remarquable versificateur. Ces exercices métriques n'ont malheureusement ni la densité de vie, ni l'émotion contenue que le prosateur atteint avec aisance. Le recueil se termine toutefois par *In memoriam*, qui est sans conteste, non seulement le plus beau poème de Hellens, mais l'un des plus beaux poèmes publiés en Belgique, durant la guerre.

Il fut écrit à la mémoire de son fils, mort sur les routes de France, et nous ne pouvions lui rendre un plus bel hommage qu'en le reproduisant ici.

*Seigneur, Dieu tout puissant, esprit élémentaire,
Souffle éternel, flamme invisible, ordonnateur
Des astres, rythme obscur du ciel et de la terre,
Je ne sais de quel nom, le plus vrai, le meilleur,*

*T'invoker dans le cri qui m'échappe et la peine
Que j'ai, depuis des mois qu'il est parti, soldat
Sans armes, sans mot d'ordre, seul, trainant la chaîne
D'un destin qui l'accable et le suit pas à pas.*

*Où est-il ? Que fait-il ? Quel miroir, quel mirage
Me rendra sa présence, et quel écho sa voix ?
Quel vent me poussera vers lui, dans quel nuage
Ne fût-ce qu'en reflet, ne fût-ce qu'une fois.*

*Retrouverai-je encore sa trace, ô le plus tendre,
Le plus pur, le mieux fait pour l'amour ! Dieu cruel,
Réponds-moi, je n'ai plus la force de l'attente
Sans un mot, un regard, un signe dans le ciel.*

* * *

*Mère, ne te tourmentes plus, va sur la route,
C'est mon temple, il est fait d'espace sans contours,
Interminable nef dont le ciel est la voûte
Et la terre l'autel où vient mourir le jour.*

*Avance, va, ne crains ni d'arriver trop vite,
Ni de voir en chemin tes forces te quitter.
Chaque instant aboutit à ce lieu sans limite
Où l'homme chancelant cesse d'être agité.*

*Tu m'as un jour prié d'accorder une grâce,
La plus haute, à ce fils dont ton sein tremble encor :
Regarde, il est assis à la meilleure place,
La terre qui s'éveille est le lit où il dort.*

Pierre-Louis Flouquet est, avec Géo Libbrecht, l'un des prospecteurs les plus ardents de la nouvelle poésie. Animateur du *Journal des Poètes*

et des *Cahiers des Poètes catholiques*, il s'est dépensé sans compter pour répandre aux quatre coins du monde le nom des écrivains de chez nous.

Cette activité dévorante, ce sacrifice constant à une cause commune l'a, jusqu'ici, empêché de se consacrer entièrement à son œuvre. Une hâte fiévreuse marque ses vers et nous en voudrions presque à l'animateur de ne pas laisser au créateur le temps de mûrir ses ouvrages. Ce ne sont pas d'ailleurs ses meilleurs recueils qui ont paru dans la période que nous avons à juger. Nous sommes loin ici des élans de ferveur et des visions fulgurantes coupées de cris d'angoisse de l'homme à qui Dieu apparaît brusquement derrière des rideaux de ténèbres. Nous sommes loin des envolées de la *Transfiguration du furieux* :

*Ton silence et mon silence s'enchevêtrent comme une guirlande.
Mais mon silence est attentif comme un arbre qui regarde le ciel.
Et ton silence est comme une large main qui nous porte
Mon amour, et moi, et mon silence.*

Il faut attendre que Flouquet découvre la source où s'est miré celui qui fut « l'écolier du ciel » lorsqu'il s'écrie :

« Entre Dieu et la poésie, j'essaye de vivre sans façon dans la grande lumière de ma petite maison. »

Citons encore parmi les bons poètes de Belgique, Pierre Nothomb. Beaucoup de grâce, une clarté fluide, des rythmes frais comme de l'eau sur des cailloux.

*Foin qui sèche, odeur des pêches,
Jus du raisin garonnais.
Où êtes-vous, blancheurs fraîches
Des nuages que j'aimais ?*

Mais de la monotonie aussi dans *Clairière*, plus encore à cause de ces trois strophes à rythmes invariables reprises à chaque page — qu'à un certain manque d'affirmation, de chaleur communicative dans les thèmes traités.

L'Adieu d'Yvonne Herman-Gilson, est au contraire un recueil brûlant de passion, un aveu dénué d'artifice. Comme l'a si bien dit Jean Dominique : « Y. Herman-Gilson est née poète comme elle est née femme. C'est de toute sa chair, de toute son âme, de toute sa

conscience de femme qu'elle a composé sa poésie. » Pour donner plus de poids, plus de résonance à sa douleur, elle abandonne les rythmes gauches et inventés au hasard de l'inspiration qui faisaient à la fois le charme, mais aussi la faiblesse de ses précédents recueils. Ici le contour se durcit, se purifie...

*Si je devais revoir
Son visage et ses yeux,
Je tairais cet aveu.
J'ai peur de ne pouvoir
Oublier l'oubliieux.*

*Peu m'importe qu'on pense
Ou dise : « déchéance »
Le mal que je redoute,
C'est son pas sur la route
Et ma pitié trop tendre.*

N'entendez-vous pas ici comme un écho à la plainte si touchante de Marceline Desbordes-Valmore ? Et Yvonne Herman-Gilson sait trouver, comme elle, des accents qui vont droit au cœur pour parler de celui à qui elle a tout sacrifié.

*Si je puis traverser et vaincre la tourmente,
Laisser le temps agir, accepter mon destin,
L'homme qui me fut tout ne me sera plus rien.
Mais à présent, comment consentir à l'absence.*

*Dieu, donne-moi le temps, la force d'oublier
Afin que parvenue à l'heure décisive,
Je ne désire pas qu'un voyageur arrive
Et dissipe d'un mot ma honte de l'aimer.*

Avec... *Et les fontaines se sont tues*, d'Adrienne Révelard, nous quittons le terrain brûlant de la passion pour un jardin plein de brume et de mélancolie où doucement, comme à mi-voix, une femme exhale sa peine :

*Quelques roses, quelques cendres,
Un peu de rêve et d'indistinct.
La tristesse des feux éteints,
Les marches qu'il faudra descendre.*

*Un verre d'eau fraîche qui luit
Sur la table où l'on vient d'écrire,
L'ignorance de ce qui suit
Dans la douceur de ne rien dire.*

*Un peu d'ombre va répandre
Son immatérielle beauté,
Sur ces choses qui ont été
Quelques roses — quelques cendres.*

Elie Willaime, qui est venu assez tardivement à la poésie, nous a donné, après *Ombres et Lumières*, les *Routes du silence*. Nous savons que ce poète qui a choisi d'être fraternel et qui se penche avec amour sur les hommes, évolue rapidement vers une poésie plus directe et plus dense.

*Les hommes sont présents, muets comme autrefois.
J'ai marché devant eux, tendu vers la clarté,
Si lourd et argileux qu'en tremble encore un doute
Mais mon angoisse a revêtu la charité
Ma main touche des mains en peine sur la route.*

Attendons avec confiance la belle moisson que Willaime nous prépare.

Le *Message* de Paul Neuhuys est assez décevant. Comment le délicieux fantaisiste du *Canari et la Cerise*, le subtil manieur de rythmes de l'*Arbre de Noël*, a-t-il pu écrire ces proses boîteuses où la gaucherie de l'expression met l'émotion en fuite ? Comment a-t-il pu composer ces diatribes patriotiques sans âme, lui qui, à trente ans, écrivait :

*Me voici arrivé au midi de mon âge
Mes trente ans ont charmé la volière des mots.
Je n'ai plus aucun goût pour le libertinage
Qu'on me laisse vaquer à mes humbles travaux.*

*Ma main ne tremble pas qui pétrit dans la neige
Un poème à lancer vers de fraîches hauteurs.
Epris du plus cruel des jeux point ne serai-je
Des caprices humains le vil exécuteur.*

*Et quand la mort viendra, si lointaine et si proche,
De ses deux bras égaux me barrer le chemin,
Puisse-je la trouver sans goût et sans reproche
Comme aux mains du travail la couronne de pain.*

Mais nous continuons à faire confiance à Paul Neuhuys. La grâce qui le visita si souvent, ne peut manquer de repasser dans sa demeure.

De nombreux poètes, comme Jean de Bosschère, Roger Kervijn de Marche ten Driessche, René Meurant, Paul Dewalhens, Louis Dubrau, Carlos de Radzitsky, Fernand Verhesen, Arthur Haulot, Paul Février, n'ont publié, durant la période que nous avons à juger, que de très courts messages, fragments d'œuvres qui seront publiées ultérieurement et que nous n'avons donc pas à examiner.

Parmi les nombreux recueils soumis au jury, citons-en quelques-uns encore qui ont retenu son attention.

Berthe Bolsée, dans *Traduits de l'âme*, laisse monter en toute simplicité, ses chansons d'amour :

*Je voudrais chanter pour ceux qui sont tristes
Qui n'ont rien gardé du rire enfantin.
Ayant tout perdu des tendres matins
Auxquels le Bonheur doucement assiste.*

Et voici mes chansons, dira à son tour Hélène Burniaux, qui exprime en vers faciles, un peu trop faciles, hélas ! les éternels regrets, les éternels espoirs du cœur féminin.

Ce peu de nuit, de Marie Dominique, *Le Chant des âmes*, d'Adrien Jans, la *Crèche aux merveilles*, de Josse Alzin et *La Petite Lampe*, d'Alain Messiaen, valent par la sincérité de l'accent, la nouveauté des images, la ferveur contenue.

Pierre Lambel a publié des *Etudes* où le sens du rythme et la justesse des sonorités ne rachètent pas une certaine sécheresse d'émotion.

Georges Guérin, dans *Poésie pour un fantôme*, s'exprime lui aussi en vers réguliers. Son inspiration ne manque pas de générosité.

*Prie, écoute l'Amour ! Voici la plus belle heure
De notre vie, enfin, qui passe, nous effleure...
Lance vers Dieu ton cœur comme un désir d'enfant.*

Nous tenons à nous excuser ici pour les oublis involontaires que nous aurions commis. La période que nous avons à juger est particulièrement ingrate et des livres intéressants peuvent avoir échappé à notre attention.

Il est également certain que des manuscrits de premier ordre n'ont pu voir le jour et nous sommes les premiers à le regretter.

Il nous reste à parler de Théo Léger, l'auteur d'*Andromède éblouie*. Nous nous trouvons ici devant l'une des promesses les plus riches de la jeune littérature belge.

Sa poésie se déroule en larges vagues, avec une sorte de grondement sous-marin. Et sa rumeur persiste en nous comme celle des flots au fond des coquillages. Les phrases musicales se succèdent, se chevauchent, se brisent sans cesse sur elles-mêmes avec une ampleur, une violence qui ne se dément jamais.

*C'est mon âme qu'on frappe et j'écoute, lointaine,
Cette nouvelle peur qui grandit en moi-même,
En vain je me retire au plus haut de mon cœur,
La mer inquiétante me couvre de murmures.*

Cette exubérance caractérise en général la jeune école belge dont nous voulons signaler pour finir l'extraordinaire vitalité. On dirait que les temps difficiles qu'elle a traversés ont exaspéré son désir de tout remettre en question. La poésie est la plus noble activité de l'esprit et il était naturel qu'on lui demandât — sinon des directives — du moins des raisons profondes de croire et d'espérer encore en la vie. On peut donc parler, dès à présent, d'une sorte de renaissance de la poésie. L'ère des expériences semble close et les jeunes les plus doués cherchent à faire la synthèse des étonnantes découvertes techniques et spirituelles que nous ont apportées les dernières écoles jusqu'au surréalisme. Il nous paraît certain que les harmonies verbales de la poésie pure, les étranges collusions d'images dictées par l'inconscient, nous ont amené à séparer la poésie de tout ce qui lui est étranger : description, éloquence, versification, jeux d'esprit.

Ceux qui, tenant compte des valeurs éprouvées par les siècles, sauront les enrichir des trouvailles actuelles et les accorder à ce qu'il y a d'éternel dans l'homme, seront les grands poètes de l'avenir.

Les jeunes écrivains belges semblent avoir compris cette haute leçon de sagesse et Charles Bertin, Jean Mogin, Jo Tordeur et Benoît Braun (pour ce dernier, Thomas Braun s'est évidemment abstenu de donner son avis), sont les étoiles d'une pléiade où luisent déjà les noms de Marguerite Bisschop, Marie-Madeleine Brumagne, Isabelle Marlow, Henri Cornélus, Joseph Delmelle, Jean-Marie Deronchène, Noël Dewinter, Emmanuel Harou, Jean Kœnig, Georges Lambrion, Fernand Lefebvre, Georges Marie Mathijs, Max Rose, Henry Mertens, Milo Nols, Arthur Praillet, Jean Sasse, Geo Soetens et Pol Walheer.

Puissent ces jeunes gens, toujours prompts à critiquer leurs aînés, à crier à l'injustice et au parti-pris — n'en faisons-nous pas autant à leur âge ! — pouvoir s'écrier comme nous, lorsqu'ils feront partie plus tard d'un jury : jamais l'avenir de la poésie belge ne nous a paru plus merveilleux. Et puissent-ils connaître un jour, en parlant des jeunes poètes d'alors, la joie, la ferveur, l'enthousiasme qu'ont éprouvés en parlant cordialement d'eux Valère Gille, Georges Rency, Thomas Braun, Henri Liebrecht et le rapporteur

Maurice CARÊME.

RAPPORT DU JURY
CHARGÉ DE JUGER LE CONCOURS SCOLAIRE
DE L'ANNÉE 1946

Le concours, organisé par l'Académie entre les élèves de Poésie et de Rhétorique des établissements d'enseignement moyen, officiels et libres, l'a emporté, cette année, sur les concours précédents, par le nombre et la valeur des travaux et par le nombre des écoles qui y ont participé.

Le jury a reçu 129 copies (73 du régime français, 56 du régime flamand) envoyées par 80 établissements : 50 Athénées et Ecoles moyennes (dont 33 ont pris part au concours du régime français; 14 au concours du régime flamand; 3 aux deux concours) et 30 Instituts et Collèges (13 du régime français et 17 du régime flamand). Il y avait, parmi les concurrents, 77 garçons et 52 filles.

D'une manière générale, les travaux étaient bons, autant par les formes originales et variées du style que par les qualités du fond. Plusieurs copies contenaient de précieuses promesses, certaines apportaient la révélation d'un talent.

Les concurrents du régime flamand ne le cédaient pas à ceux du régime français. C'est une constatation reconfortante.

Les sujets traités étaient en majorité scolaires. Une fois de plus, les dissertations abondaient. Cela rend malaisé le discernement des mérites personnels de l'élève. Aussi le jury ne pourra-t-il que se réjouir de voir pour la première fois la sélection définitive s'exercer sous ses yeux par l'épreuve d'une composition sur un sujet donné à l'Académie, aux 18 concurrents désignés à la suite d'une élimination préalable.

Voici les noms de ces concurrents :

Pour le Concours du régime français :

M. Jacques Thiriari, élève de 2^e gréco-latine à l'Athénée de Chênée.
Mlle Anne della Faille, élève de rhétorique à l'Institut des Dames de Marie à Uccle.

- M. Paul Evrard, élève de rhétorique à l'Athénée d'Etterbeck.
 M. E. Bogaerts, élève de 1^{re} latine-mathématique à l'Athénée d'Ixelles.
 Mlle Jeanine Geairin, élève de 2^e gréco-latine à l'Athénée Royal pour
 jeunes filles de Charleroi.
 M. Charles Schriewer, élève au Collège Saint-Pierre d'Uccle.
 M. Alain Fossoul, élève de 1^{re} latine-mathématique à l'Athénée Royal
 de Forest.
 Mlle Francine van de Kerckove, élève de rhétorique à l'Institut des
 Dames de la Sainte-Famille de Bruxelles.
 M. François Drion du Chapois, élève du Collège Saint-Michel de
 Bruxelles.

Pour le Concours du régime flamand :

- M. Fredy Bernard, élève de l'Athénée de Koekelberg.
 M. J. Buisseret, élève de 2^e année à l'Athénée de Berchem (Anvers).
 M. Marcel Smet, élève de rhétorique au Collège Notre-Dame de Boom.
 M. Georges Frankenhoff, élève de rhétorique au Collège Sainte-Barbe,
 Gand.
 M. Jacques Dispa, élève du Collège Saint-Jean-Berchmans de Diest.
 Mlle Simone Demeyer, élève de 2^e commerciale à la section d'Athénée
 de l'Ecole Moyenne de Laeken.
 Mlle Lucie Bodequin, élève de 2^e gréco-latine à la section d'Athénée
 de l'Ecole Moyenne de Renaix.
 M. Luc Waterkeyn, élève de rhétorique au Collège St-Stanislas de
 Berchem (Anvers).
 M. Marcel Meyers, élève de 1^{re} commerciale à l'Athénée Royal de
 Vilvorde.

Ces 18 concurrents ont été convoqués le jeudi 13 juin, à 14 heures, au Palais des Académies, afin d'y participer à l'épreuve définitive. Tous étaient présents, sauf M. François Drion du Chapois, empêché et excusé par les soins du Collège Saint-Michel, dont il est élève. Le jury avait choisi trois thèmes de composition dont les titres furent remis, sous enveloppes, à M. le Secrétaire perpétuel. Le sort désigna le sujet du concours final : *Evoquer un souvenir d'enfance.*

Cette dernière épreuve a donné lieu à des travaux intéressants pour la plupart. Certains d'entre eux, révélant même parfois un véritable tempérament littéraire, ont dû être écartés à cause des incorrections de la langue. Plusieurs compositions — émouvantes, bien écrites, pleines de bons endroits, pittoresques, sensibles ou enthousiastes — méritent

de chaleureux encouragements. La rédaction de M. Georges Frankenhoff est hors de pair. Le jury s'est plu à y voir le travail d'un véritable écrivain au style original, d'une maturité peu commune et qui possède le don de l'émotion, le sens du drame, du mot qui frappe, de la belle antithèse.

Les six meilleures copies — qui reçoivent la prime de deux cents francs, avec, pour le chef de l'établissement scolaire, l'autorisation de faire figurer au palmarès de fin d'année, à côté du nom de l'élève, la mention de « Lauréat de l'Académie royale de Langue et de Littérature française » — ont été désignées à l'unanimité.

Régime français :

M. Jacques Thiriart (Athénée de Chênée).
Mlle Anne della Faille (Institut des Dames de Marie d'Uccle).
Mlle Jeanine Geairin (Athénée Royal de Charleroi).

Régime flamand :

M. Georges Frankenhoff (Collège Sainte-Barbe de Gand).
M. Jean Dispa (Collège Saint-Jean-Berchmans de Diest).
Mlle Simone Demeyer (Ecole Moyenne de Laeken).

Les membres du Jury :

Joseph CALOZET, Henri DAVIGNON, Georges RENCY,
Gustave VANZYPE et Constant BURNIAUX (Rapporteur).

Répartition géographique des établissements ayant participé au Concours.

Athénées	Ecoles moyennes	Collèges libres
----------	-----------------	-----------------

Régime français :

Namur (filles)	Waremmé	Dames de Marie, Bruxelles
Namur	Marche-en-Fam.	Dames de Marie, Uccle
Chênée	Visé	Sœurs de Notre-Dame, Ixelles
Dour	La Louvière (filles)	Dames de Saint-André, Ixelles
Herstal	Verviers (filles)	Col. épiscopal St-Barthélemy
Chimay		Liège
Ath		Sainte-Famille, Bruxelles
Etterbeek		Sacré-Cœur, Bruxelles
Arlon		Col. St-Michel, Bruxelles
Tournai		Col. épiscopal Saint-Joseph,
Etterbeek (filles)		Chimay
Ixelles		Collège de la Paix, Namur

Dinant		Religieuses de la Sainte-Famille,
Stavelot		Ixelles
Tamines		Retraite du Sacré-Cœur, Bru-
Huy		xelles
Verviers		Collège Saint-Pierre, Uccle
Mons		
Bruxelles		
Charleroi (filles)		
Neufchâteau		
Soignies		
Virton		
Seraing		
Bouillon		
Forest		
Charleroi		
Châtelet		
Koekelberg		

Régime flamand :

Ostende	Maeseycck	Heilig Graf, Turnhout
Anvers	Turnhout	O. L. Vrouw, Boop
Berchem	Bruxelles (filles)	Collège St-Joseph, Aerschot
Malines	Renaix	Dames de l'Instruction chré-
Molenbeek (filles)		tienne, Anvers
Tongres		Collège Ste-Barbe, Gand
Bruges		Collège St-Jean-Berchmans,
Hasselt		Diest
Gand		Sainte-Famille, Berchem
Tirlemont		Ecole abbatiale St-André,
St-Nicolas (filles)		Bruges
Vilvorde		Maria Boodschap Lyceum,
		Bruxelles
		Collège St-Henri, Comines
		Ursulines, Wavre-Notre-Dame
		Petit Séminaire, Malines
		Collège St-Stanislas, Berchem
		Collège St-Jean-Berchmans,
		Anvers
		Collège St-Rombaux, Malines
		St-Aloysius Collège, Gheel
		Lyceum Onze Lieve Vrouw
		van Vlaanderen, Courtrai

Un souvenir d'enfance

Georges FRANKENHOFF
Collège Sainte-Barbe, Gand
48, rue de la Vallée, Gand

CONTACT

Il est un âge où les tempêtes intérieures bouleversent l'âme de tout adolescent, où chaque aube qui se lève déchaîne un nouvel ouragan, où une guérilla de problèmes vous harcèle sans cesse et où le soir venu, on rêve un peu à la fenêtre, avec cette sensation de calme que doit éprouver un marin lorsqu'il s'étend, à l'invitation des étoiles, sur les planches encore tièdes du pont.

Nous avions cet âge, mes camarades et moi. Dix-sept ans. On se croit tout un homme et jamais peut-être, on ne se sent tant enfant. C'est pourquoi j'ose encore en parler comme étant le dernier souvenir de mon enfance.

On se rappelle bien des choses, on en oublie bien plus, mais l'ensemble se perd dans le flou, dans le vague passé. Cependant, lorsqu'on exhume de sa mémoire ce que l'on nomme un « souvenir », c'est une sensation forte que l'on se remémore, pénétrante, ancrée, sèche comme une gifle en plein visage. Alors voici.

La mort, souvent, est le résultat de l'alliage du fer et du feu avec la passion. Ainsi la guerre. Tel fut l'hiver de notre enfance; c'est dans la tristesse et la monotonie de cette époque que je ressentis (excusez-moi de parler à la première personne) le voisinage de cette mort, l'horreur de la guerre, le sens de la vie.

On avait bombardé. Laconique indifférence d'un communiqué. Inutile de décrire le bombardement. Nous en avons tous connus. Les scouts avaient été convoqués pour aider sur les lieux. Première impression : tout y respirait le platras, le gâchis. C'était une gare. Des fils arrachés se mêlaient aux arabesques des rails contorsionnés. Des locomotives éventrées accrochaient leur obésité grotesque à des reliefs de talus. Des poutrelles calcinées pointaient leur solitude vers un ciel de fête. Tout était arraché, malaxé, nivelé. Des dentelles de ferraille tordues n'attendaient que la pluie pour rouiller. Plus de couleurs, si ce n'était ce beau ciel bleu, mais du gris, du gris partout, un gris sale, sur lequel tranchaient les poutres calcinées en habit de grand deuil. Cette lumière gaie, avec ce contraste de gris et de noir, presque du Rembrandt.

Pas tout à fait parce qu'il y avait du rouge, du sang un peu partout, on devinait même le rouge, sous la couverture qui masquait les morts, sur leurs brancards, sans forme.

La mort vivait sous les décombres, sous les caves effondrées, sous les voûtes sans issue.

Nous la sentions très proche, avec nos dix-sept ans, nos mains écorchées, notre incompréhension du monde. Notre imagination en ébullition la détectait sous chaque bloc de granit que les grues soulevaient.

S'il fallut que beaucoup d'hommes mourussent pour le rachat de la Paix, pour la rançon de la Victoire, on paya gros prix cette nuit-là.

Des morgues regorgeaient de victimes. On en ouvrit une cinquième, mais le personnel manquait. Avec quelques scouts, nous y fîmes le service, dirigés par la Croix-Rouge.

Nous avions dix-sept ans..., pas beaucoup d'expérience, pas beaucoup de réflexion et de l'insouciance à revendre. Comme c'était l'âge où l'enfant, cherchant une personnalité, rôde dans les bois à la recherche du bon sentier qui l'y mènera, on s'y acclimatait facilement, trop facilement même. Et c'est là que guettait le danger : le meurtre de sa propre sensibilité...

On n'y voyait plus d'ambulance : une camionnette suffisait. Une camionnette qui déchargeait sa triste cargaison de chair meurtrie.

Les locaux mêmes étaient ceux d'une école évacuée par précaution. De grandes dalles noires et blanches, lavées par endroits, recevaient les dépouilles. Triste et sinistre échiquier.

Souvent j'avais entendu dire par des gens que je pigeais pessimistes, que les hommes n'étaient que des pions, que manipulaient les grands de ce monde. Le tableau était d'un réalisme frappant, avec ce grand échiquier dans cette salle froide et nue, avec son crucifix lourdement colorié, et tous ces pions couchés pêle-mêle, comme si un gosse les avait balayés d'un coup imprudent en jouant aux petits soldats.

Sans distinction de valeur, entre un Roi et une Reine ou un valet. Sur la dalle noire, à la craie, un simple numéro.

Tout le monde a déjà vu un mort, un « mort de cérémonie » si j'ose dire; nous aussi; l'un parlait de son grand-père, l'autre d'un inconnu; il y en avait aussi un qui avait perdu sa maman en 40. Il était le plus impressionné. Ces dépouilles-là sont cachées sous les fleurs, reposent dans le recueillement, semblant dormir.

Dans une morgue, c'était tout autre chose. Plusieurs n'avaient été trouvés que quelques jours après leur mort. Ils avaient des attitudes les plus asymétriques, celles dans lesquelles la rigidité les avait surprise. Il y en avait qui souriaient, d'autres semblaient ne pas s'être réveillés. Tous étaient gris, maculés de sang, écrasés, les membres broyés. Parfois ils gonflaient, c'étaient des noyés. Le plus dur c'était les petits gosses. La pensée que ces petits morts n'avaient pas même vécu, me touchait spécialement. Cela semblait inhumain, monstrueux, ridicule. Deux petits cercueils bleu et blanc n'avaient même pas la longueur d'une dalle, c'est pourquoi on préférait les déposer sur une dalle blanche; ça se remarquait moins.

Nous voyons ça avec nos yeux de dix-sept ans, sans réaliser vraiment l'horreur du moment; quand les bras sont en action, le cerveau pense peu. Lentement l'indifférence nous gagnait. C'est alors que l'on décharge le corps d'un camarade. Nous l'avions connu dans les camps de jeunesse, pendant les vacances. Il s'appelait Dua, Léon Dua. C'était un gosse du peuple, une vraie fleur du pavé. Son père était encore prisonnier et, fils de militaire, il rêvait de devenir soldat et le romantisme de ses quinze ans déjà l'avait grisé de bataille et de guerres.

Son rêve l'avait fauché...

Il fut sujet aux attentions les plus spéciales de notre part. On le lava avec plus de soins que les autres, nous cherchâmes le cercueil-de-série le plus convenable, le plus solide, le plus beau.

Nous l'avons soigné avec cet empressement que connaissent les enfants lorsque, au jeu, un de leurs compagnons se blesse.

Blessé au jeu. Voilà ce qu'était le petit Léon Dua, blessé en pleine joie, touché en pleine joie. Et nous regardions sa tête un peu gonflée par l'étouffement, vide maintenant de vie, vide de sang, cette tête autrefois pleine de souvenir de son papa.

Et tout cela devant nos dix-sept ans.

Jamais, je crois, je ne compris tant le sens profond de la vie, la richesse que possède celui qui, encore, peut se *défendre*, l'horreur de la tuerie, de ce massacre, de la haine, de la guerre.

Je m'estime heureux d'avoir, à ce moment, ressenti du dégoût, d'avoir pu réagir contre ce laisser-aller facile qui m'entraînait vers un premier haussement d'épaules désabusé.

Nous n'avions que dix-sept ans, nous étions des enfants... Pendant six jours nous vîmes défiler la douleur, l'indifférence, le sarcasme, l'intérêt.

A cette époque, je me rappelle, je ne pouvais pas comprendre pourquoi certaines familles insistaient pour récupérer les souliers d'un cadavre. Ils étaient pauvres...

La comédie honteuse à laquelle se livraient certaines personnes dont l'indifférence se lisait dans les yeux, se trahissait par chaque geste, m'écœurait, me révoltait; j'avais l'âge où l'on ressent l'appel de l'Idéal, du beau, du bon, sans même soupçonner le voisinage constant du laid, du vulgaire.

Chaque bière que nous clouions, chaque coup de marteau, chaque matricule que nous tracions grossièrement à la craie était une égratignure qui nous labourait l'âme.

Nous n'avions que dix-sept ans et nous n'étions que des grands enfants, mais des enfants quand même.

Après cette tragique semaine, nous avons lavé les dalles, les classes furent désinfectées, nettoyées, afin d'effacer le souvenir de ces éphémères et malheureux locataires.

Propre et nu, le grand échiquier étincelait au soleil, dans une atmosphère de buanderie où flottaient encore quelques relents de formol. Le vieux Christ veillait, faisait tache sur le mur chaulé, unique témoin qui restera à vivre dans cette classe, témoin compréhensif et éternel de la bêtise, hélas, souvent sauvage, des hommes.

Déjà on remettait les bancs. Bientôt les enfants viendront piétiner l'Echiquier à demi-caché des grandes dalles noires et blanches... et on leur apprendra l'Histoire, le courage de leurs Ancêtres, les causes et les suites de la guerre.

Aucun ne saura jamais que, dans leur classe de petite école de faubourg, la guerre a étalé toute sa bestiale horreur et sa sanglante injustice, que cette même guerre a mis en contact quelques enfants de dix-sept ans avec le sens de la Vie et de la Mort.

Ce fut mon dernier souvenir d'enfance, après cela, j'avais changé...

Bruxelles, le 13 juin 1946.

RAPPORT
SUR L'ATTRIBUTION DU PRIX QUINQUENNAL
DE LITTÉRATURE FRANÇAISE
POUR LA PÉRIODE 1940-1944

Le Jury, composé de MM. Gustave Van Zype, Louis Piérard, Léopold Levaux, Constant Burniaux et Marcel Thiry, rapporteur, s'est tout d'abord enquis de sa mission exacte en se référant aux termes de l'arrêté royal qui a créé le grand prix quinquennal de littérature. On ne trouve, dans ce texte, et c'est fort heureux, rien qui justifie la dénomination de « Grand Prix de fin de carrière », dont s'est répandu l'usage désobligeant. La « consécration éclatante » que le législateur a voulu organiser ne confère pas une sorte d'éméritat; elle suppose une longue carrière, non pas une carrière achevée. Rien ne fait donc obstacle à ce qu'elle soit attribuée à un écrivain en pleine force de l'âge et en pleine production. Le jury a particulièrement retenu, d'autre part, la « continuité de l'effort » qui doit, au vœu de l'arrêté, caractériser l'œuvre couronnée. Cette recommandation ne paraît pas sans importance dans notre pays, où la profession exclusive d'écrivain n'existant qu'à l'état d'exception, la littérature est le plus fréquemment traitée, même par nos meilleurs talents, comme un art d'amateur, auquel on consacre un loisir souvent irrégulier. Si le règlement du Grand Prix quinquennal n'exige pas que ce prix soit attribué à un écrivain de profession, — chose qui serait impossible chez nous — du moins requiert-il que cette récompense, la plus haute dans la hiérarchie de nos prix officiels, vienne illustrer une œuvre assidue et constante, qui atteste chez son auteur une primauté prolongée de la préoccupation littéraire, et qui enseigne par là que, même si les conditions matérielles de la vie belge empêchent malheureusement les écrivains de « vivre de leur plume » et de se consacrer entièrement à l'art d'écrire, cet art est néanmoins un métier qu'il faut exercer longuement et fidèlement pour atteindre à la maîtrise.

Ainsi déterminé le champ de nos recherches, nous y avons distingué tout de suite les figures d'un certain nombre de grands ouvriers des lettres dont les mérites allaient demander notre examen — en même temps que nous reconnaissions, non sans regret, que plusieurs artistes dont le talent nous était cher se trouvaient éliminés du concours par cette condition de la continuité dans l'effort. D'autres éliminations allaient d'ailleurs s'imposer tout d'abord. Si nous n'avons eu qu'agrément à placer hors concours, *honoris causa*, MM. Maurice Maeterlinck, Henry Carton de Wiart et Gustave van Zype, déjà titulaires du Prix quinquennal, nous ne nous sommes résignés qu'avec peine à une seconde exclusive. Le nom de Jean Tousseul, en effet, s'offre tout de suite en exemple d'un effort littéraire obstiné et d'une longue carrière fidèlement vouée aux lettres. L'auteur de *Jean Clarembaux* et de *François Stiénon* a cheminé de livre en livre, au prix d'un labeur sévère, jusqu'à la pleine connaissance de sa technique de romancier; il laisse une œuvre importante, un peu grise comme sa vallée de la Meuse aux alentours d'Andenne, mais dont la générosité d'inspiration force la sympathie et le respect. Deux obstacles d'ordre réglementaire se sont opposés à ce que son nom soit retenu parmi les candidats au Prix quinquennal. C'est, tout d'abord, que ce prix ne paraît pas pouvoir être décerné à titre posthume; et, ensuite, qu'il ne peut être attribué à un auteur ayant obtenu depuis moins de dix ans un des prix triennaux. Or, c'est en 1937 que Jean Tousseul a reçu le prix triennal du roman. Le jury n'a pu que s'incliner devant ces dispositions formelles, mais il a désiré, avant de discuter d'autres candidatures, rendre à la mémoire de ce romancier d'envergure un hommage ému.

Parmi ceux que semblait écarter le critérium de l'effort continu, nous avons été tentés de faire exception de principe en faveur des poètes. La poésie, une certaine poésie en tous cas, et peut-être la plus certainement poétique : celle de la grâce, celle du don gratuit, s'accommodent fort mal de la notion d'assiduité à la tâche et de persévérance dans le métier. N'a-t-elle pas choisi la part de Marie, et n'est-ce pas à sa sœur la prose qu'il appartient de ceindre le tablier bleu de Marthe et d'accepter les disciplines d'un travail régulier ?

Parler de la nécessité d'un effort continu, par exemple, à propos de la poésie de Thomas Braun, qui nous charme justement parce qu'elle élude tout effort avec une grâce fuyante, n'est-ce pas exiger d'un elfe

(ou plutôt d'un nuton qui aurait rencontré Francis Jammes) un certificat de fréquentation scolaire ?

Encore l'œuvre du poète des *Bénédictions* a-t-elle du moins une certaine abondance; mais lorsque la poésie recherche sa forme la plus dense et se cristallise en un joyau rare, n'est-il pas injuste de reprocher à cette rareté de ne pas s'être répétée, et faut-il décider qu'un poète qui nous aurait dotés d'un seul chef-d'œuvre ne pourrait entrer en compétition avec un romancier, dont la création est naturellement plus facile ?

Un poème tel que l'*Hélène* de notre cher et grand Georges Marlow tient une place aussi importante que plusieurs bons romans; et, si la *Cithare*, le *Collier d'opales*, et le *Coffret d'ébène*, au poids du papier, ne pèsent pas plus lourd que le sabot de Pégase sur la cime de l'Olympe, leurs ciselures parnassiennes n'en ont pas moins ennobli notre poésie d'ornements qui durent après un demi-siècle, et pour lesquels on voudrait honorer Valère Gille, brillant doyen et voltigeur toujours ardent de la bataille littéraire. Mais nous avons cru devoir nous en tenir à la condition qui nous avait été dictée de continuité dans l'effort au cours d'une longue carrière consacrée aux lettres; et cela, non pas pour obéir aveuglément au texte écrit, mais parce que le vœu qu'exprime celui-ci nous a paru intelligent et salutaire. La qualité de l'ouvrage littéraire en général pâtit certainement, en Belgique, de ce que les auteurs sont rares qui lui vouent une passion constante et durable; on ne peut que louer le souci officiel de corriger, par une « consécration éclatante », ce qu'a d'ingrat et de difficile, dans un pays étouffé par les concurrences matérielles, la quête obstinée de l'idéal littéraire. Tout au plus peut-on regretter que cette « consécration éclatante », qui, précisément à cause du caractère matériel des obstacles que rencontre chez nous l'effort littéraire, devrait assurer à l'auteur parvenu à la plus haute de nos récompenses d'état, une dotation honorable et l'*otium cum dignitate*, ne se traduise que par un prix, aujourd'hui singulièrement modeste, de trente mille francs.

Quelques auteurs ayant été écartés dont la carrière présente l'heureux inconvénient de n'être pas encore assez longue, le jury n'a pas manqué de s'arrêter à l'œuvre abondante de Georges Rency, critique, essayiste et auteur dramatique, également dévoué d'ailleurs à son labeur particulier et aux grands intérêts spirituels de la société littéraire. Il ne pouvait non plus ne pas retenir, comme l'une des plus dignes de la palme, la haute figure de Georges Virrès, écrivain de race, dont on déplore seulement qu'il se soit retiré si tôt dans le silence de ses solitudes campinoises.

Enfin, ayant pesé la grâce et le mérite, la réussite et la constance, le jury s'est déterminé à choisir entre les noms d'Edmond Glesener et de Franz Hellens.

Il ne peut être question ici d'analyser, ni même de définir en quelques lignes ces deux œuvres importantes; tout au plus essayera-t-on de dire en peu de mots ce qui leur donne essentiellement leur prix, et les fit juger dignes d'être confrontées dans une discussion finale. Franz Hellens est le plus jeune de tous ceux qui furent cités dans cette compétition; mais c'est au long de plus de quarante volumes qu'il poursuit depuis près de quarante ans le même essai de faire de la création littéraire un mode d'exploration métaphysique. Cette tentation s'atteste depuis les *Hors-le-Vent*, publiés en 1909, jusqu'aux *Réalités fantastiques* et aux *Moralités peu salutaires*, à travers la création romanesque la plus importante que nous ayons connue chez nous depuis Lemonnier; mais le Hellens de la *Femme partagée*, de *Fraîcheur de la Mer*, et de la *Femme au prisme* est un; c'est toujours la même ambition de découvrir la « vie seconde » et de la rendre sensible. Ambition si haute qu'elle ne réussit pas toujours, qu'elle s'égaré quelquefois en magie un peu trouble, mais que ses échecs mêmes sont encore des titres de gloire.

A côté de ce maître songeur flamand, des quatre dimensions de son grand dessein et des vastes proportions de son œuvre bâtie, l'art d'Edmond Glesener peut paraître d'abord un peu limité dans ses vues plus rationnelles, et ses réalisations un peu restreintes. C'est toujours la vieille opposition entre la découverte qui s'enfonce dans les brumes, et la sagesse mesurée qui cultive le jardin de Candide; c'est la dualité nécessaire de la création artistique, celle qu'Apollinaire a rendue si pathétique par son grand cri testamentaire : « *Soyez indulgents quand vous nous comparez à ceux qui furent la perfection de l'ordre, nous qui quêtions partout l'aventure.* » D'indulgence, cependant, le parti de la découverte n'a guère besoin auprès du lecteur moderne, qui lui accorderait bien plutôt le préjugé favorable. Et c'est contre ce préjugé qu'il faut plutôt se prémunir après l'œuvre d'Hellens quand on aborde celle de Glesener.

Ce n'était pas un mince mérite, pour un romancier qui publiait en 1898 son premier livre, d'avoir su se dégager d'emblée et entièrement des séductions de l'« écriture artiste » et d'avoir astreint son tempérament impétueux aux disciplines classiques héritées de Voltaire et de Flaubert. De l'un et de l'autre maîtres, l'auteur d'*Aristide Truffaut, artiste découpeur* avait hérité le pessimisme; mais c'est un pessimisme allègre, dont la

santé inaltérable et l'espèce de gaieté puissante n'ont pas cessé d'observer de très haut les laideurs et les ridicules qu'il décrit avec exactitude depuis cinquante ans bientôt, sans jamais s'être laissé attrister par tant de tristesses. Cette philosophie à la fois sombre et joyeuse qui faisait d'*Aristide Truffant* un *Boward et Péruchet* moins le désespoir, elle ne devait aller qu'en s'affirmant de plus en plus sévère, de plus en plus misanthrope.

Un seul détour vers la tendresse; mais il est d'importance, puisqu'il aura valu au jeune auteur la rencontre de son chef-d'œuvre. *Le Cœur de François Remy*, publié en 1904, est un grand roman psychologique. Cette faiblesse de volonté qui fait de François une sorte d'anti-Julien Sorel, ne pouvait être mieux située qu'entre les molles collines de la vallée mosane; de là peut-être, de cette adaptation parfaite du décor au caractère, la réussite toute spéciale de l'œuvre. Elle suggère cette hypothèse que le régionalisme est un genre essentiellement limité, en ce sens qu'il ne peut y avoir qu'un seul bon livre régional par région, à savoir celui qui synthétise le caractère régnant du pays, aussi bien celui de l'homme que celui du paysage; et qu'ainsi, *Le Cœur de François Remy* ayant une fois réalisé l'expression complète de la sentimentalité wallonne, le roman wallon était écrit une fois pour toutes; et qu'il n'y avait plus à le tenter.

Paradoxe? Peut-être; mais Glesener lui-même semble n'avoir plus accordé depuis lors la même importance essentielle à l'élément local, sauf dans telle étude typiquement liégeoise comme le truculent *Beau Plafond* (1926). Sans doute, c'est une « *chronique d'un petit pays* » que le sobre écrivain va nous livrer neuf ans après *François Remy*; mais ce petit pays, c'est Lilliput autant que la Wallonie; c'est le petit pays universel; l'ambiance régit beaucoup moins les héros, et la poésie de la terre wallonne n'est plus ici un personnage même du roman comme dans l'histoire du jeune errant aventureux. Quant à la faiblesse, à l'attendrissement que l'auteur avait pu laisser paraître pour cet enfant prodige, il n'en est plus question. Ces couleurs indulgentes sont bannies; c'est à l'eau forte que l'on va graver cruellement, sans se départir d'une espèce de joie supérieure, la figure cynique de *Monsieur Honoré* et celles de tout le monde de grotesques qui l'entoure.

Il est normal que la guerre — la première — n'ait fait qu'accentuer ce pessimisme. *Le Chant des Veuves*, la *Chevauchée des Walkyries* (1921) et surtout les *Dytiques* (1923), en une série de contes drus et féroces,

font sans doute le procès de l'envahisseur, mais en même temps celui de la race humaine. Et dans ce touffu roman de mœurs qui parut en 1927, le dyptique de la *Rose pourpre* et de la *Flamme du cyprès*, l'amertume est devenue si générale qu'on est tout étonné de découvrir en repoussoir telle figure de prêtre ou de jeune amoureuse qui ont trouvé grâce devant le redoutable observateur.

D'un bout à l'autre de cette œuvre relativement peu abondante, mais continue et d'une rare densité, règne cette espèce de vue altière de la vie par un auteur que les bassesses de celle-ci ne saurait atteindre. Qu'est-ce que cette vertu qui l'immunise ainsi ? Elle porte un nom bien simple ; c'est la jeunesse. Tel nous le connaissons physiquement, campé, avec encore toute sa verve estudiantine, au milieu des hautes fonctions administratives et des honneurs académiques, tel il domine, en athlète inaccessible à la décrépitude, cet univers de faibles, de sots et de criminels qu'il a impitoyablement dépeint en peu de livres, mais en livres parfaits. Car la perfection est chez lui la norme. Pour emprunter notre conclusion à l'un de ses meilleurs critiques, nous citerons cette juste formule de M. Gustave Charlier : « Ce que nous aimons en lui, c'est son goût intransigeant de la vérité, la puissance régulière d'une plume qui excelle à retracer les aspects multiples de la vie, et, avant tout, cette probité d'artiste qui le fait se refuser aux tâches hâtives et qui lui dicte cette règle de ne rien publier qu'il n'ait d'abord porté à tout le degré possible de la perfection. »

Après avoir balancé entre Edmond Glesener et Franz Hellens, entre l'« ordre » et l'« aventure », entre la réussite plus parfaite et la tentative plus émouvante, le jury a finalement opté pour l'aîné des deux écrivains, et c'est à l'unanimité qu'il propose de décerner à M. Edmond Glesener le Grand Prix quinquennal de Littérature.

PUBLICATIONS DE L'ACADÉMIE

(Les publications de l'Académie sont en vente à « La Renaissance du Livre »,
12, Place du Petit Sablon, Bruxelles.)

Bulletin, t. I-XXII, 1922-1944.
Annuaire, 13 vol., 1928-1945.

Mémoires

- Les Sources de « Bug Jargal »* par Servais ETIENNE.
L'Originalité de Baudelaire, par Robert VIVIER.
Charles De Coster, par Joseph HANSE.
L'Influence du naturalisme français en Belgique, par Gustave VANWELKENBUIZEN
Introduction à l'Histoire de l'Esthétique française, par Arsène SOREIL.
Les Etrangers dans les divertissements de la Cour, de Beaujoyeulx à Molière, par
Marcel PAQUOT.
*Etude philologique sur la langue, le vocabulaire et le style du chroniqueur Jean
de Haynin*, par Marthe BRONCKART.
La littérature et les médecins en France, par Georges DOUTREFONT.
Edmond Picard et le Réveil des Lettres belges, 1881-1898, par François VERMEULEN.
Les sources allemandes des œuvres poétiques d'André Van Hasselt, par Madeleine
REICHERT.
Les Légendes épiques carolingiennes dans l'Œuvre de Jean d'Outremeuse, par Louis
MICHEL.
La Théorie de l'art pour l'art chez les Ecrivains belges de 1830 à nos jours, par Robert
GILSOUL.
Le Parler de La Gleize, par Louis REMACLE.
Introduction à l'œuvre de Charles De Coster, par Léon-Louis SOSSET.
Les Proscrits du Coup d'Etat du 2 décembre 1831 en Belgique, par Georges DOUTRE-
FONT.
Fernand Severin. Le Poète et son Art, par Elie WILLAIME.
*Origines du Roman en France. L'évolution du sentiment romanesque jusqu'en
1240*, par Maurice WILMOTTE.
L'Esthétique de Georges Rodenbach, par Anny BODSON-THOMAS.
Le Vers moderne, par Lucien-Paul THOMAS.

Textes anciens

- Le Poème moral. Traité de vie chrétienne écrit dans la région wallonne vers
l'an 1200. Edité par Alphonse BAYOT.*
*La Tragi-Comédie pastorale (1594) publiée avec une introduction et des notes par
Gustave CHARLIER.*
Renaut de Beaujeu. Le Lai d'Ignaure ou Lai du Prisonnier. Edité par Rita LEJEUNE.
*Médecinnaire liégeois du XIII^e Siècle et Médecinnaire namurois du XV^e (Manuscrits
815 et 2769 de Darmstadt). Edités par Jean HAUST.*

Rééditions

- Octave PIRMEZ. — *Jours de Solitude*. Edition du Centenaire, publiée avec une
introduction de Paul CHAMPAGNE, par G. CHARLIER.
James VANDRUNEN. — *En Pays Wallon*.
Hector CHAINAYE. — *L'âme des choses*.
Charles DE SPRIMONT. — *La Rose et l'Épée*.
Edmond PICARD. — *L'Amiral*.
Louis BOUMAL. — *Œuvres* (publié par L. Christophe et M. Paquot).
Camille LEMONNIER. — *Paysages belges. Choix de pages. Préface par Gustave
CHARLIER.*